

ORDREMENTS par la poste
CANADA... \$2.00
ETATS-UNIS et UNION POSTALE... \$3.00
LE NUMERO... 6 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration,
41, RUE ST-VINCENT
MONTREAL
TELEPHONE...
SERVICE...
ES JEUNES

REDIGÉ EN COLLABORATION

DROIT AU BUI

DE LA CHAIR A CANON

Un colosse au front orgueilleux, aux pieds d'argile posés sur une poussière d'or, grand corps exposé aux coups plus que tout autre, tel nous apparaît, n'en déplaise à Kipling, le glorieux et fort Empire britannique.

L'Angleterre règne par le bluff. Le colonel Charles Gautier a bien raison de le dire. ("L'Angleterre et nous"). Ce manque de respect filial envers la mère patrie scandalisera le Star et autres boutiques politico-commerciales, loyalistes, impérialistes, fumistes et alarmistes. Cette assertion haut la jambe estomacera les badauds nourris de faits divers, les démocrates instruits dans les cinémas, la plèbe ignorante et ignoratissime, les "blokes", les "sous-blokes" et surtout les authentiques "blotted colonials" — butors d'entre les butors — convaincus qu'après l'omnipotence du Tout-Puissant vient celle de "Britain".

La fulgurante lumière que dans une explosion de panique, M. Lloyd George de ses mains d'ambitieux et de manœuvrier hardi, vient de projeter sur l'Empire éclairé dans son essence et jusqu'au squelette, ne franchira-t-elle pas la boîte crânienne des distraits, des irréféchiés, des éternels gogos et éternels dupés?

Pour mater 70,000 Turcs, armée d'un pays qui s'appelle depuis longtemps l'Homme malade et que l'on croyait tué par la guerre, la Grande-Bretagne, la plus grande puissance impériale de tous les temps, la maîtresse des mers et du quart de la terre, l'arbitre des destinées mondiales, fait appel à tous ses Dominions, à la France, à l'Italie, à la Roumanie, à la Yougoslavie! Tu parles d'une fière-à-bras!

La marine britannique, seule vraie force d'Albion, ne vaut que contre les petits, ou s'il s'agit de grands, que dans le cas où des alliés fournissent les soldats. Le cheval grec abattu à coups de baïonnettes, jod Curzon réclame en Orient d'autres montures complaisantes et plus solides.

Sans doute, la dépêche transmise aux colonies trahit une manœuvre pour modifier la solidarité impériale — l'avenir nous déchiffrera ce mystère — et c'est là une partie de bluff accidentelle, mais elle indique aussi autre chose, la faiblesse réelle de l'Angleterre qui domine par une partie de bluff perpétuelle. "Les Anglais ont en effet la prétention, écrit le colonel Gautier, de défendre leur grande situation dans le monde sans se soumettre à cet impôt, si nécessaire mais si dur et si coûteux qu'est le service militaire obligatoire; d'où la nécessité, que nous connaissons bien aujourd'hui, d'emprunter constamment à un autre peuple allié ou soumis la force armée qu'ils se refusent à constituer par eux-mêmes".

L'attitude du Foreign Office est d'autant plus plaisante ou cynique, cette pression sur les Dominions est d'autant plus scandaleuse, et le trémoussement de nos jingoes d'autant plus grotesque, que le dernier bluff de l'Angleterre complète une longue série au Levant, depuis 1918. Écoutons encore le colonel Gautier :

"L'un des meilleurs exemples de tous ces bluffs (diplomatiques) est la situation actuelle de l'Angleterre (septembre 1921) en Orient. Il s'agit pour cet ambitieux pays de se créer là-bas et de toute pièce un véritable empire allant des Dardanelles à l'Égypte et au golfe Persique en englobant comme points principaux Constantinople, Jérusalem et Bagdad. Eh bien, pour cette œuvre colossale, il n'y a presque aucune troupe anglaise. Par contre, il y a des troupes indoues en Mésopotamie, une forte armée française en Syrie-Cilicie, véritable armée-paratonnerre, fort bien placée là pour attirer et combattre les éléments indigènes trop remuants; il y a des forces arabes sous le commandement du mercenaire Faïçal, une grosse armée grecque engagée à fond contre les Turcs d'Anatolie, une escadre britannique sur le Bosphore, laquelle serait embouteillée en un tour de main si une force terrestre sérieuse occupait les Dardanelles et enfin à Constantinople un haut-commissaire anglais qui parle haut et cassant, cherche à faire croire au monde que le Léopard britannique a déjà mis sa griffe sur cet immense empire! Et tout cela ne tient que parce que tous, Français, Arabes, Italiens, Juifs, Grecs et même Turcs s'inclinent sans réfléchir. Qui donc osera enfin crier que derrière toute cette façade il n'y a rien que de l'argent, des ambitions nationales et des appétits particuliers et que tout le reste n'est que du bluff!"

AU TOUR DES JOCRISSES

Les Grecs sont éreintés. Les Turcs se sont soulevés et les Arabes montrent les dents. Les Français et les Italiens paraissent las de "faire le cheval". Au tour des Dominions, signataires aveugles du traité de Sévres, membres somnambules de la Société des nations, usurpateurs et inlassables jocrisses!

Que nous marchions ou ne marchions pas dans cette crise — la situation européenne et l'étendue du domaine britannique nous en promettent d'autres, et prochainement — les plus naïfs en voient assez pour saisir le rôle des Dominions dans l'Empire, désormais : ce n'est ni de cheval ou de chair à canon! 1899, 1914, 1921... Qu'il y ait une troisième participation aux guerres impériales, surtout à un conflit auquel nous ne sommes nullement intéressés, pas même du talon gauche, à l'heure la plus propice à la résistance, au moment où tout le monde est las de la guerre, et le Canada est harnaché à jamais, fichu, marqué d'avance pour l'équarissage. Ou réagit ou périt!

Nous l'avons souvent répété, la question politique primordiale, c'est l'impérialisme. C'est l'impérialisme, parce que c'est un problème constant et de nature à compliquer et aggraver les autres, sans compter qu'il en suscite parfois de nouveaux.

Le déficit de nos chemins de fer préoccupe nos hommes politiques et les contribuables, mais on finira par l'éteindre soit par l'immigration, soit par des réformes, soit par la dénationalisation des réseaux. Supposez une nouvelle équipée militaire, hypothèse écartée par nos hommes pratiques dans leurs calculs. Le transport des troupes et des munitions désorganise l'administration, l'immigration cesse, l'enrôlement arrache des milliers d'hommes au pays, le gaspillage se répand comme la peste, les richesses nationales se dilapident et la dette grossit. Ensuite, tās d'imbéciles, grands ou petits, avisez à sauver de la ruine les voies ferrées! Peut-être demanderez-vous aux Américains autre chose qu'un directeur ou président!

La question impériale prime toutes les autres, en étendue et en profondeur. Elle affecte la vie canadienne, dans son cœur et dans son cerveau. Les finances, l'unité nationale en dépendent ou pour la vie ou pour la mort. D'où la nécessité de tirer le problème au net, de délimiter carrément les engagements pris et les obligations reconnues par le Dominion, de définir son statut international, d'éclairer la route.

Depuis l'Armistice, les politiciens opportunistes nous cachent derrière un rideau boueux le feu assoupi sous la cendre, et que la moindre bourrasque, des quatre coins de l'Empire, peut ranimer et porter au paroxysme de la fureur démentée.

A la dernière élection, nos démocrates ont péroré sur le tarif, comme si l'énorme dette contractée pour le salut de la civilisation, de la religion, des petites nationalités, du droit, de la justice et de l'Empire, symbole vivant de tout cela, ne préservait pas à tout gouvernement un tarif élevé et des impôts à pleine main!

Un pays qui a répudié le nationalisme et conclu un pacte avec la mort trouve son châtimant dans le voisinage incessant du feu endormi mais vivant sous la cendre, et tout prêt à le dévorer. Faites des rêves, concevez des projets, travaillez et peinez; la flamme d'impérialisme, cette géhenne terrestre, est prête à bondir pour tout consumer. Et quand? comment? à propos de quoi? Mystère.

L'appel aux armes est un cri que l'oreille de tout peuple doit guetter, un jour ou l'autre, mais il est rarement imprévisible. Prenez un grand pays comme la France. En 1914, la conflagration a surpris la masse. Elle ne s'y attendait pas. Mais les observateurs, les spécialistes de la politique étrangère prévoyaient la sinistère depuis longtemps. Ils avaient tous les éléments pour porter un jugement, pour risquer une prédiction. La République avait conclu telle et telle alliance qui la liait à telle ou telle puissance, pour l'offensive et la défensive.

FORMULE MEURTRIÈRE

Dans ce pays affublé du titre de nation par des pitres à peine dignes de celui de valets, rien de tel. "Quand l'Angleterre est en guerre, le Canada est en guerre". Tant qu'on n'aura pas eu le courage et le bon sens d'éclaircir cette formule meurtrière, de dévoiler le sophisme, de dissiper l'équivoque, le Dominion sera à la merci du Foreign Office, à la merci de ses fantaisies, de sa mégalo-manie, de ses ambitions, de ses ruses, de ses bêtises et de ses crimes. A moins d'une réaction énergique dans cette crise, l'évolution impériale aura définitivement encastré le Canada dans cette glorieuse position : "alliance" avec la Grande-Bretagne, alliance du pot de terre et du pot de fer, alliance indéfinie, al-luée, sans condition, perpétuelle, jusqu'à la banqueroute finale, sublime destinée rêvée par M. Meighen. Un blanc-seing livrant à la métropole le sang de la nation!

Où l'Empire suera des conquêtes trop lourdes, inutiles comme celles du Levant, comme la possession de Constantinople, excès de graisse dangereuse, ou il les gardera envers et contre tous, et alors gare à la chair à canon coloniale!

"Aujourd'hui et à la suite des derniers empiétements en Asie dont nous avons conté la lamentable histoire, dit encore le colonel Gautier, l'Angleterre (elle) est à la tête d'un empire qui laisse loin derrière ceux d'Alexandre, de Rome, de Charlemagne, de Charles-Quint ou de Napoléon; mais cet empire tremble sur sa base.

"En effet, rien de tout cela ne se défend par soi-même. Bien au contraire. Pour soutenir une telle situation rendue d'ailleurs difficile dans le cas actuel par l'absence générale de sympathie de la part des peuples rivaux ou soumis, il faut une force militaire considérable. En un mot, plus on veut être puissant, plus on a besoin d'une force armée importante ainsi que nous le montre l'exemple des grands empires que nous venons de citer."

Et comme la Grande-Bretagne, nation orgueilleuse, veut être très puissante, mais refuse de fournir une force armée importante, nation de boutiquiers, elle compte sur les mercenaires payés en or ou monnaie de singe, surtout en monnaie de singe — dans l'histoire de l'Angleterre impériale, la monnaie de singe bat même la livre sterling, et, vierge de toute dépréciation, reste toujours au pair — et sur les Dominions payés d'amour maternel.

Certaines nations sœurs peuvent retirer quelques compensations de cette coûteuse alliance, mais le Canada n'en reçoit pour ses fils qu'un profit, celui de chair à canon. Le temps approche où il faudra parler clair et net à nos concitoyens de langue anglaise.

Ces "chers frères", nous déconcertent de plus en plus. A l'heure où M. Beatty, président du Pacifique-Canadien, une tête solide, définit ainsi les besoins pressants du Canada : du capital et des hommes, d'autres crient hystériquement : "malgré nos dettes, au lendemain d'une guerre qui a vidé nos veines et nos bourses, mettons nos capitaux et nos hommes à la disposition de la métropole, sans réfléchir, sans nous informer, sans avoir un seul intérêt en jeu! Blood is thicker than water."

Dépeupler le pays par la guerre puis le peupler par l'immigration : telle paraît la dernière formule du patriotisme. Pour les narines canadiennes-françaises, elle pue la sottise la plus fétide.

Si les fous et les emballés continuent à mener le troupeau anglo-canadien, le Dominion par son assujettissement à la politique étrangère britannique, approuvée à l'aveuglette, dans l'ignorance, à Londres, par des délégués mystifiés, hypnotisés, charmés et emberlificotés, se précipitera vers ce gouffre très proche : l'annexion. Des Canadiens français commencent à murmurer :

"Par une nouvelle équipée les Anglo-Canadiens prouveront-ils qu'ils veulent tuer le Canada? Alors notre aide leur est acquise. Nous ne sommes pas entrés dans la Confédération pour servir de chair à canon. Un pacte d'infamie transformé en pacte de mort, c'en est trop!"

Le séparatisme n'est encore qu'un chuchotement, comme l'annexion n'est qu'un grondement d'abîme éloigné, mais les clameurs commencent parfois par des murmures. Rappelons-le en cette crise, et réunissons tous les motifs d'abstention en faiseur par le souci de l'unité nationale! Si à force de tirer des coups de canons en Europe, pour l'Angleterre, le Canada court à l'annexion, les Canadiens français ne pourront réaliser la prédiction de sir Pascal Taché et tirer les derniers coups de canon pour la domination britannique, en Amérique, qu'en faisant sortir le Québec de la Confédération.

Une infime minorité pense ainsi, à l'heure actuelle, mais demain?

Jean LEBRUN

BILLET DU DIMANCHE

Des excuses

M. Rudolph Valentino,
Je vous offre mes excuses les plus "agenouillées" et je vous transmets l'expression de mon admiration la plus éperdue. Dans mon dernier billet, j'insinuais que vous aviez quitté pour le cinéma ou l'occupation de garçon coiffeur, ou celle de garçon boucher, ou celle de décorateur, ou celle de cirque de boîtes, ou celle de vidangeur, ou celle de chiffonnier, ou celle de vendeur de bananes, métiers lucratifs et justement estimés. M. Louis Marshall, de la "Famous Players-Lasky Corporation", affirme que vous êtes un homme instruit, un gradué d'université. Je veux bien le croire, parce que depuis la guerre, il ne faut plus s'étonner de rien.
Mais vous ne m'en voudrez pas de

mon manque de perspicacité. Votre visage et votre cachet de \$1.250 par semaine me semblaient séparés de la haute culture par un abîme, un infranchissable abîme. Vous m'apparaissiez bête à cause de votre traitement, oh! oui, mais B.A. à cause de vos études, jamais je ne me le serais figuré.
M. Valentino, méprisez les envieux qui vous affilient de sobriété, pardonnez à un homme qui se grasse trop les cheveux pourvu qu'il se grasse la patte dans la même proportion. L'orgueil d'être l'un des rares gradués d'université à gagner autant que vingt débâilleurs réunis, vous met au-dessus des autres, et vous égale aux génies.
Mais brêlez vos parchemins et couvrez la bouche à M. Marshall. Vos degrés universitaires vous feront perdre votre place. Un cachet comme le votre appelle sur la tête d'un homme instruit les feux les plus "médériciens" de la démocra-

tie. Voyez-vous un bachelier aspirer au traitement d'un enfant comme Jackie Coogan? Votre procès est une bêtise. Je tremble pour vous, merveille de la nature, gloire des bacheliers.

Jules PICARD

UNE SOCIÉTÉ ANTI-IMPÉRIALISTE

Dans une crise comme celle-ci, les 50,000 lecteurs du Canard cherchent une direction ailleurs que dans une feuille humoristique, et les 150,000 lecteurs de la Presse se trouvent bien de ce qu'un journal indépendant, un journal d'idées comme le Devoir, par exemple, stimule par le fouet d'une pensée intransigente et engagée dans la bonne voie les mastodontes poussifs et indécis.
Les amis du peuple ne sont pas ses flatteurs et ses amuseurs. Les événements actuels nous enseignent une autre leçon. En démocratie encore plus que sous les régimes de la majorité est un troupeau et c'est une minorité qui mène, une minorité organisée.
Les impérialistes ont des clubs, des sociétés, un guesclioir et ils tiennent entre leurs griffes la plus grande partie de la presse, cette prostituée.
Ils injument et font chanter les gouvernements, ils manœuvrent comme les chinchelles les académistes et les opportunistes, ces Plâtes de tous les temps, ils causent des paniques, ils travaillent l'opinion, la violentent, la faconnent, ils allument la fanatisme, ils bourrent le crâne des gogos et font marcher les imbéciles.
Et la nombreuse catégorie de gens sensés qui mettent le Canada avant l'Empire, quelle résistance opposent-ils? Pas de contre-propagande suivie, pas d'organisation, pas de commandement, par de cohésion.
Si l'on veut arracher le Canada au gouffre du militarisme, il importe de fonder au plus tôt une société anti-impérialiste qui par tout le Dominion attirera par la parole, par la plume, par l'action, les derniers flammes mourantes de l'esprit canadien.
Certains Anglo-Canadiens ne seront pas les adversaires les moins ardents du jingoïsme, et les Irlandais, donc! A l'oeuvre!

BAPTISTE.

EN MARGE DE LA CRISE

GALERIE DES FOUS, DES EMBALLÉS, DES EXPLÔITEURS, DES PLEUTRES, DES IMBÉCILES, DES FORTS ET DES SAGES.

On commence à comprendre la répugnance de certains gros bonnets pour le régime des "trois partis", n'est-ce pas, Baptiste? L'instabilité ministérielle, le conseil de confiance, le partage, le chantage, Ah! s'il n'y avait que deux partis, Ottawa, et un fort parti "rouge" au pouvoir, M. King, poussé dans le dos par les impérialistes vociférants et sûr de ses troupes, serait peut-être moins circonspéct. Comme sir Robert Laird Birden, prince des loyalistes "adéquats" et des ministres errants, aurait peut-être offert le concours du Canada, avant toute déclaration de guerre. Mais allez donc faire l'autocrate avec une majorité grande comme ça.

Huit ans seulement après la participation au conflit mondial, quatre ans après l'armistice, le Canada se débat sous une menace de guerre. On dirait une grande nation, une puissance coloniale et non un avorton fourvoyé parmi les géants!
Les individus "grands" ou petits, qui ont créé, à l'aveuglette, les yeux ouverts, le néfaste précédent de 1914, ont encouru une responsabilité effroyable. Et dire que ces bourreaux de crânes ont osé, dans le temps, vanter comme une gloire, un honneur, un progrès, l'accession du peuple canadien à la dignité de chair à canon!
Dagobert mettait sa culotte à l'envers. Pour une fois, contrairement à son habitude, la démocratie a transporté le matériel en spirital : le nos jours, c'est la cervelle que certains dirigeants ont à l'envers.

A juger par la lenteur avec laquelle la Grande-Bretagne jève l'embarcadere sur le bétail canadien et l'empressement ridicule de certains de nos députés à s'enroier à tout propos et hors de propos, la conclusion s'impose : les Anglais tiennent plus à leurs cochons que les "Canayens" à leur peau.
Ce Dominion est la patrie des "blotted colonials"; la Grande-Bretagne est le pays où la police risque sa vie pour sauver des porcs. Mais pourquoi diable ce zèle de certains Anglo-Canadiens à sauver l'Angleterre? Ils ne sont pas tous de la "force constabulaire".

Si malheureusement la crise se dénoue par la guerre, si M. King convoque le parlement, les progressistes seront les maîtres de la situation, ou alliés à M. Meighen, le banqueroutier national, ou parés du côté de la députation québécoise. Ils décideront aussi de leur avenir. Malheur à eux, au cas où l'exécutif Crerar les entraînerait vers le loyal et sympathique Arthur de la Table Ronde (La "Round Table")! Trois fois malheur à eux! Un parti nouveau qui imite les ornements des anciens n'a pas de raison d'être; il n'a pas le droit, surtout, de s'appeler progressiste.
L'impérialisme embrassé par Crerar et comparés tueraient le mouve-

"Le Nationaliste et le Devoir"

Editions hebdomadaires

L'édition hebdomadaire du Devoir, qui paraît le jeudi, et le Nationaliste du dimanche seront dorénavant fusionnés.

A compter du 28 septembre, l'une et l'autre de ces éditions paraîtront sous un seul et même titre, — Le Nationaliste et le Devoir (éditions hebdomadaires).

La nouvelle édition des deux journaux ainsi fusionnés ira sous presse le jeudi. Elle renfermera, outre les principales matières parues dans l'édition quotidienne du Devoir des jours précédents, des rubriques que l'hebdomadaire ne publiait pas jusqu'ici.

D'autre part, certaines rubriques du Nationaliste du dimanche paraîtront dans le Devoir du samedi, édition quotidienne, — ainsi les études graphologiques de Jean Deshayes, etc.

L'administration du Devoir prolongera l'abonnement au Devoir quotidien des abonnés du Nationaliste qui reçoivent déjà le quotidien et dont le terme de souscription n'est pas encore expiré.

Elle servira la nouvelle édition de l'hebdomadaire fusionné avec le Nationaliste aux abonnés actuels du Nationaliste, dont le terme d'abonnement n'est pas encore expiré et qui ne reçoivent pas le Devoir.

ment, surtout dans la province de Québec. "Caveant consules!"
M. Grerar semble heureusement le comprendre.

La force de la Grande-Bretagne, c'est la hardiesse de sa diplomatie. Un faible jeu en mains, elle affronte et brave ceux qui possèdent les atouts. Par exemple, aujourd'hui, elle fait chanter la France et l'Italie, elle cherche à intimider les Turcs. Une dépêche explique que si John Bull cède devant Kemal les musulmans de l'Inde deviendront ingouvernables. Si John empêche Kemal de franchir les détroits, quel prestige pour John! Toujours le bluff!

Le mot "bluff" dit le colonel Gautier, auteur de l'Angleterre et nous, est intraduisible "car il est essentiellement anglais et spécialement anglais. Il exprime une chose qui est tellement anglaise que seule la langue anglaise est susceptible de bien l'exprimer. Dans toutes les langues il y a ainsi des mots spéciaux qui expriment une chose si parfaitement nationale qu'on est forcé de les adopter sans les traduire de peur de dénaturer l'idée qu'ils représentent. Comment par exemple traduire en français l'idée américaine de "trust", l'idée anglaise de "farniente", l'idée corse de "vendetta", l'idée allemande de "Kultur", etc., etc.

"Le bluff est l'art de faire croire à une force à un avantage ou à une possibilité qu'on sait manifestement inexistantes ou tout au moins exagérées. A certains points de vue c'est en diplomatie comme en art militaire une arme parfois très efficace. C'est une des formes de l'audace que la fortune favorise si souvent. Mais il faut se méfier, l'arme est dangereuse. Quand elle fait long feu elle laisse l'impression d'un succès très fâcheuse posture. Il faut reconnaître toutefois que les Anglais en usent avec beaucoup de dextérité."

Oui, mais méfions-nous.
Un bonhomme amusant c'est le dénommé Dunning, premier ministre de la Saskatchewan. Il gémait sur la situation financière de sa province, fait l'alarmisme, parle de moratorium, et quelques jours après il demande qu'un cours sur les moratoriums soit donné à la participation du Canada à une nouvelle guerre sauvera la Saskatchewan? Peut-être prétend-il justifier à tout prix la nécessité de son moratorium! Grand homme d'Etat!

Il faut beaucoup de cruches pour recueillir la liqueur du jingoïsme et beaucoup de bûches pour alimenter le feu impérialiste.
Quelques députés québécois ont carrément exprimé leur refus de chanter l'air célèbre mais devenu rengaine : "Baptiste s'en va en guerre". Bravo!
D'autres, plus discrets ou plus opportunistes, nous tiennent dans un suspens cruel : leur opinion est faite et ils chanteront leur couplet au parlement, mironton mirontaine. Sera-ce un hymne guerrier ou bien l'Internationale? Allez consulter les pythonisses pour le savoir.

Ces faiseurs de mystère ont-ils vraiment une opinion faite? Pourquoi ne la révèlent-ils pas? En rougissant-ils? S'imagine-t-on qu'il est antiparlementaire de penser par soi-même et de savoir ce qu'on veut? Pousset-ils à ce point le mépris de nos institutions, démocratiques? Cachottiers, va! Ma parole, ces bouches cousues inclinent le peuple au soupçon que l'opinion dont il s'agit, c'est la résolution de suivre le vent comme une girouette, ou la houlette du berger, comme un mouton.

Les électeurs connaissent le remède qui guérira ce mutisme. Qu'ils cogent dans le dos de ces muets! Dans une crise où il importe de donner le plus d'ampleur possible à la voix du bon sens, pour étouffer les crânières "atholstaniennes", le peuple serait-il à George Dandin consent de souffrir ce silence.
Plus les protestations seront nombreuses, plus la prudence de M. King sera serpentine. En pareille occurrence, celui qui n'est pas avec nous est contre nous.
Quel idiot a répandu le bruit que le Canada n'a pas de "bonheur officiel"? Il y en a des milliers, exécuteurs sadiques prêts à envoyer leur prochain à la mort! A côté d'eux, Ellis prend figure de demoi-selle nerveuse que l'écrasement d'une mouche fait évanouir.
Le Veteran n'est pas un journal emballé. En toute conscience, on ne peut pas dire cela de lui; il a déjà dépassé ce remarquable état d'esprit "atholstaniens". Il n'est aucun mot dans aucune langue, pas même celle des Martiens, pour définir sa position exacte dans l'échelle des étres.
Le Veteran parle tout simplement d'une conscription générale, conscription du sang et conscription de la richesse, pour rétablir l'ordre dans les Balkans. Rien que cela!
L'auteur de cet article n'est peut-être pas un "shell-shocked", mais sûrement, c'en est à tout l'air, il a rapporté de France le "sourire". La conscription de la richesse, quelle plaisanterie! La taxe du sang se prélève très bien, mais l'autre, jamais de la vie!
Duant la guerre les millionnaires, les grandes compagnies, les profiteurs de tout acabit ont entassé des fortunes et le trésor public n'a presque rien rafflé de cet argent maudit. Ils ont tout gardé, les salauds!
Depuis la paix, comment fonctionnent la guerre, les taxes, le revenu? Les salariés dénoncés par leurs propres patrons acquittent le plein montant de leurs charges; les riches qui sont leurs propres patrons triment leurs rapports, cachent leurs revenus, volent le fisc. Ce sont les petits qui payent. Après l'impôt du sang, l'impôt de l'or! Pequeux cela leur plaît, à ces imbéciles!
Nous l'avons peut-être la conscription de la richesse, mais à une seule condition, à poursuivre cette criminelle exploitation dans les équipées impériales; ce sera le socialisme, le bolchevisme. Ce jour-là de loyales crapules qui font sauter l'Empire par les autres, écevez la juste réclamation de leurs veilles. A force de faire la guerre à l'étranger, sans raison, on finit par l'avoir chez soi, avec raison. Que les autorités méditent cette pensée!

Il y a les morphinomanes, les co-cainomanes, les anthropophages, les coprophages et le Star. De tous ces maniaques, le confrère paraît le plus dangereux et le plus dégoutant. Il ne prend ni cocaïne, ni morphine, ni opium; il ne se nourrit pas de chair humaine ou d'ordures; mais il a la frénésie du sang. Il tremble par l'acte de guerre, les tueries, et comme le cheval de Job, au moindre coup de clairon, au moindre cliquetis d'armes, il frémit et se précipite en avant, il voit rouge, ce bleu.
Lundi, la feuille tory s'est payé l'orgie carriériste la plus colossale de sa carrière. Toute la première page était consacrée aux rumeurs de conflit. En troisième page, un titre sur deux colonnes et trois lignes : "No recruiting has been yet started by local militia", comme si la guerre était un fait accompli et qu'il fallait s'étonner de l'inaction gouvernementale. En quatrième page, un dessin de l'éternel Racey; le spectre de la guerre, Mars, noir comme un démon, tenant le globe comme dans un pressoir sanglant, et les bras levés, brandissant un sabre! Tout la huitième page célébrait l'exploit du Standard qui le premier a projeté l'ombre de la guerre et révélé l'appel de la métropole aux Dominions. En page de rédaction, un article hystérique : "The call to war!" incitation à répondre immédiatement à Londres; oui! Enfin, deux autres pages, les pages quinze et seize, regorgeaient de haut en bas, de nouvelles de guerre.
Le Star, barbouillé de rouge, irradiant de gloire démentée et de jeunesse ivresse! Quel beau numéro de sang!
Toute la semaine, ce soudard

(Suite à la 21ème page)

Comment une entente est possible entre l'Angleterre et les Etats-Unis — Désintéressement à montrer, sacrifices à faire — L'échec de M. Lloyd George en Orient — Townshend et Kemal — Lord Reading et l'Inde turques — Déboires de M. Lloyd George.

M. Orrin Keith, dans Foreign Affairs, livraison de septembre, étudie cette question: "Une entente entre les peuples anglais et américains est-elle possible?"

Et cependant, de l'autre côté des mers, il est une nation sœur de 100,000,000 d'habitants, inépuisablement riche, d'une puissance inépuisable "pour accomplir les choses que l'Angleterre, dans ses bons sentiments, désire précisément faire".

Les Américains savent l'urgence de la chose, dit le collaborateur de Foreign Affairs, et pour la plupart, ils sont prêts à coopérer avec la Grande-Bretagne au rétablissement de la civilisation.

Les Américains n'ont pas plus intérêt à aider la Grande-Bretagne qu'à toute l'Irlande aux pieds, qui a réduit l'Egypte à l'état de dépendance, qui a perpétré l'horrible crime de Versailles, qui s'entête maintenant à exploiter pour restaurer son hégémonie en Europe, au qu'ils n'ont à soutenir le Japon, qui a volé la Corée, qui a tant intrigué pour jeter la Chine dans le chaos, qui a profité de la faiblesse de la Russie pour luer...

Notre hostilité envers les Turcs, qui cherchent aux négociations anglaises, la Turquie est un pays riche en pétrole particulièrement, et si un traité est signé demain, la Grande-Bretagne y trouverait d'importantes débouchés. Nous avons du reste de grands marchés dans le Levant avant la guerre, mais ils sont maintenant aux mains des étrangers.

Les Grecs visitent tous les navires grecs et turcs, mais ce blocus est absolument inefficace. La Turquie est bien gouvernée, les taxes sont payées régulièrement, l'administration civile est parfaite, la nourriture abondante et bon marché. Tout ceci comme résultat du blocus.

L'unité de vues la plus complète règne parmi les soldats qui veulent l'indépendance et la liberté, et nous ont plutôt que de reculer. Les nationalistes sont peu favorables à l'idée d'une conférence à Venise ou dans tout autre port italien.

Les Etats-Unis sont prêts. Les Etats-Unis sont de bonne volonté. Mais il ne leur appartient pas de suggérer ceci ou cela. A la Grande-Bretagne de scruter son propre cœur, de se rendre compte, si elle est disposée aux sacrifices nécessaires pour obtenir la coopération américaine et de les accomplir gracieusement, d'un geste large sans arrière-pensée.

L'Afghanistan, situé à la porte de l'Inde, semble en très bons termes avec les soviets. A une réception donnée à la légation afghane, à Berlin, M. Chitchérine et le ministre afghan ont été photographiés, le main dans la main. Dans un dis-

lessus, on ne l'en sortira pas facilement.

On annonce enfin d'Athènes que Venizelos va être rappelé au pouvoir — trop tard aussi! La Grèce de Constantin doit payer le prix de son erreur.

Dans son discours à l'ouverture du parlement de l'Inde, à Simla, le lord Reading a déclaré que les soupçons dont le gouvernement impérial a été l'objet, touchant les réformes, sont sans fondement. Ni le gouvernement de Sa Majesté, ni le gouvernement de l'Inde n'ont violé aucune promesse, rompu aucun engagement.

Je pense que la politique anti-turque de M. Lloyd George va renforcer singulièrement ces "influences malignes", et que le rôle de l'Inde de la liberté indienne, esquisse complaisamment par la libérale Westminster Gazette, ne sera pas un rôle d'opérette. Aux Indes comme en Egypte, l'orgueil excité par les victoires de Kemal fait fermenter le fanatisme musulman.

La statistique suivante fournie par le Journal des Débats indique que la Turquie n'est pas une puissance militaire à mépriser: Constantinople, le 21 août. — Une statistique récemment publiée précise les pertes de la Turquie dans la guerre mondiale. Au commencement de la mobilisation, en 1914, l'armée turque comptait 150,000 hommes.

Le journal Aekham, commentant la publication de la liste des pertes turques pendant la guerre mondiale, écrit: Les pertes que la Turquie a subies dans la guerre mondiale sont dues aux agissements de l'Allemagne qui n'a pas hésité à mener au feu les soldats turcs dans le Caucase.

Si M. Poincaré est capable de se dégager du maquis de la procédure, il a vraiment une belle partie à jouer, mais alors une grande partie dont le cadre englobe tout le vieux monde. C'est autre chose que se buter sur une question de mines ou de forêts. Cependant, les fautes mêmes de l'adversaire vont au-devant de nos initiatives.

Si M. Poincaré est capable de se dégager du maquis de la procédure, il a vraiment une belle partie à jouer, mais alors une grande partie dont le cadre englobe tout le vieux monde. C'est autre chose que se buter sur une question de mines ou de forêts. Cependant, les fautes mêmes de l'adversaire vont au-devant de nos initiatives.

Comment, on leur refuse Smyrne. On prépare l'installation des Grecs à Constantinople. On déclare que l'armée turque n'existe pas devant les héros phalanges de Constantin. La riposte est foudroyante: on enfonce le front ennemi et on enlève Afium-Karahissar, le centre du système des voies ferrées et de la défense.

La démonstration est faite de l'absurdité d'une tête de pont grecque en Asie. Qu'on se hâte de tirer la conclusion et surtout qu'on s'empresse de ramener l'Islam en Europe en lui rendant sa capitale Constantinople. Sans cela, le réveil de l'Asie musulmane prépare de fameuses surprises à ceux qui l'ont méprisée et peut-être à ceux qui ne croient encore qu'à moitié à son avenir.

Le Devoir vous donne en un an plus de matière à lire, et autrement plus variée, que si vous achetez cinquante volumes de format ordinaire, à 75 sous chacun. Cela vous coûte-rait plus de \$35. Le Devoir coûte, lui, 10 sous par mois, \$6 par année.

Le langage blessé

L'on doit bien reconnaître que des Français, en grand nombre, écrivent mal, et en plus grand nombre encore. Mieux vaut faire cet aveu, afin qu'il soit dit que si notre bel et doux langage s'encanaille, certains lettrés du moins s'en seront avisés, et auront pleuré sur ce déshonneur. Evidemment toute langue évolue se déforme peu à peu.

On parle surtout d'une façon encore plus étrange qu'on n'écrit. Qui recueillerait un dialogue en métro ou dans la rue au moyen d'un phonographe, écouterait ensuite avec stupeur le jeu du langage. On parle d'étude: à peine si l'on reconnaît la modulation et les mots usuels du français. Pourtant là encore il n'y a rien d'extraordinaire: en tout temps certain argot court la ville, et enrichit bravement la langue du lendemain.

Je pense que la politique anti-turque de M. Lloyd George va renforcer singulièrement ces "influences malignes", et que le rôle de l'Inde de la liberté indienne, esquisse complaisamment par la libérale Westminster Gazette, ne sera pas un rôle d'opérette. Aux Indes comme en Egypte, l'orgueil excité par les victoires de Kemal fait fermenter le fanatisme musulman.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

EN MARGE DE LA CRISE

(suite de la 1ère page.) carnavalesque a continué ces scènes de sanguinaire folie, un peu calmé, cependant, par le sang-froid général. Un jour, il se moqua de M. Murdock, ministre peu enthousiaste pour l'intervention. Le lendemain, contredisant les dépêches publiées en première page, il annonça mensongèrement en éditorial le ralliement progressif de l'Angleterre autour de Lloyd George.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Lord Rosebery

Non, lord Rosebery ne se fait pas précisément ermite. S'il renonce à son immense domaine de Mentmore Towers au bénéfice de Lord Dalmeny, son fils, il garde le magnifique hôtel qu'il possède à Londres et la délicate propriété d'Epsom, entre lesquels son existence se trouvera désormais partagée.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

DE QUELQUES MARCHEURS

Voici qui cût rendu rêveur le vaillant Jean Bouin, le roi des coureurs à pied, dont on a récemment célébré la mémoire. Ce sont quelques performances, retrouvées dans un vieil almanach britannique.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

Quant au langage officiel militaire, confessions qu'il pourrait être meilleur, à la fois plus précis, plus clair et plus court. Que signifie: un homme renvoyé dans sa garnison? En a-t-il donc plusieurs, et une fois chez lui, se réfugiara-t-il dans la cheminée? Fasse le ciel que chaque soldat retourne bientôt victorieux à son foyer, il n'en demandera pas davantage.

SERVICE DE LIBRAIRIE du "DEVOIR" Les lecteurs du "Devoir" trouveront les ouvrages suivants au service de librairie du "Devoir": Dixième anniversaire (luxe) \$0.30, Dixième anniversaire (ordin.) \$0.35, "Le Devoir", témoignages d'évêques \$0.12, "Le Devoir", journal catholique par M. l'abbé Perrier \$0.12, Pour l'exemple \$0.12, Cinquième anniversaire du "Devoir" (1913) \$0.25. BROCHURES DE PROPAGANDE: UNE MAUVAISE LOI (1921) \$0.25, LA PRESSE CATHOLIQUE ET NATIONALE \$0.35, "Le Devoir", ses promesses d'avenir, ses réalisations (1921) \$0.30, LE CANADA APOSTOLIQUE (1919) \$0.18, LA LANGUE GARDIENNE de la FOI (1918) \$0.25, LA CONSCRIPTION (1917) \$0.12, L'INTERVENTION AMERICAINE, ses motifs, son objet, ses conséquences (1917) \$0.25, LA LANGUE FRANCAISE au Canada (1915) \$0.18, "LE DEVOIR", son origine, son passé, son avenir \$0.12, POUR LA JUSTICE (1912) \$0.12, CONSCRIPTION (en anglais) (1917) \$0.12, THE DUTY OF CANADA (en anglais) \$0.12. Le prix indiqué comprend les frais d'envoi, par poste, pour chaque unité. Adresser toutes les commandes, avec remise par chèque au pair, mandat ou bon-poste, au SERVICE DE LIBRAIRIE "LE DEVOIR" 43, RUE SAINT-VINCENT, MONTREAL.

Pour vous, Mesdames

Prière sur la colline

Le soir, berger des bruits que le jour dissimine.
Quittant le vallou bleu qu'ombre déjà la nuit,
Vers son bercail d'azur posé sur la colline
Ramène avec lenteur le troupeau qui le suit.

Déjà le brouillard blanc monte de la rivière,
Les grillons fatigués s'endorment dans le foin,
Et, dans le chemin creux, le chant des lavandières
Ne se devine plus que comme un souffle, au loin.

L'air fraîchit. Un frisson court sur les peignerolles.
D'un paisible angélus élargi par les eaux
Chaque note du bronze invisible qui vole,
Au-dessus de nos fronts passe comme un oiseau.

Viens. Montons lentement sur la colline claire.
Pèlerins du silence, allons d'un cœur fervent
Religieusement écouter la prière
Du vieux cyprès pensif inspiré par le vent.

Là, plus rien ne parvient des vanités humaines.
Un grand souffle de vie et de sérénité
Emplit l'âme, et les bruits que le doux soir ramène
Semblent s'y réunir de toute éternité.

Seigneur, que je ne comprends moins que je ne devine,
Lorsque j'aurai gravi jusqu'au bout mon chemin,
Donnez-moi cette paix qui dort sur la colline
Au-dessus des laideurs et des combats humains;

Donnez-moi ce foyer de brâse et non de flamme
Dont l'unique aliment est fait de souvenirs,
Cet assouvissement de l'esprit et de l'âme
Qui permet de céder et de savoir mourir.

Si j'ai douté de vous, Seigneur, si par jactance
J'ai prétendu comprendre et choisir le néant,
C'était plus par douleur que par indifférence
Et je vous attestais rien qu'en vous reniant.

Mon cœur n'a pas connu la suave habitude
De votre lumineux et bienfaisant appui;
A tatonner dans l'ombre et dans la solitude
Que pouvait-il trouver sinon la grande nuit!

Aujourd'hui, je ne sais, je vous attends, j'écoute...
Comme le voyageur lassé mais plein d'espoir
Je regarde là-bas, tout au bout de la route,
Si je ne verrai pas votre lumière, un soir...

Et pour accoutumer ma pauvre conscience
Au silence effrayant de votre éternité,
Seigneur, j'écoute ici l'adorable silence
Qui dort sur la colline en cette nuit d'éte.

JEAN LAILLER.

Les grands musiciens

ROBERT SCHUMANN

Toute rose au Jardin s'incline, lente et lasse;
Et l'âme de Schumann, errante par l'espace,
Semble dire une peine impossible à guérir.

Ces vers d'un de nos poètes les plus raffinés évoquent un musicien tendrement aimé de notre époque, éprise à la fois de délicatesse nuancée et d'intensité fougueuse dans l'expression du sentiment et de la passion.

Schumann était le fils d'un libraire de Zwickau, petite ville de Saxe. Rien dans l'enfant, dont la passion était, paraît-il, de jouer aux soldats, ne décelait le futur compositeur, quand, à dix ans, il entendit à Carlshof le fameux pianiste Moench. Ce fut un éclair qui déchira la voile et éblouit la petite âme; l'enfant déclara qu'il serait musicien.

Bientôt on le vit, à la surprise de tous, organiser chez lui des séances musicales et même tenter quelques compositions. Son père, émerveillé des qualités qui éclataient en lui, lui laissa toute liberté. En même temps le jeune Schumann se passionnait pour les poésies de Byron et Jean-Paul Richter; s'élevait ainsi, dans la musique et la littérature, un atmosphère de langueur et de songe aux effluves lourds pour son âme encore frêle.

A ce moment son père mourut, et sa mère, effrayée peut-être de ses tendances à la rêverie, imposa au jeune homme l'étude du droit. On devine que Schumann demeura insensible aux glaciales beautés des lois; même il mena, à l'université de Heidelberg, une vie quelque peu dissipée, sans toutefois trop négliger la musique. Puis il étudia la philosophie et aspira avec délices à l'émulation de mystère qui s'en exhale.

A travers de tels détours, il eût fallu à Schumann une volonté qu'il n'avait pas pour se créer un avenir saine et forte. Tout au contraire, il dut éprouver un plaisir de diabolique à sentir peu à peu son être s'imprégner de cette sensibilité tourmentée et de cette main divine suggestivement qui saturait ses œuvres et qui devaient lui être fatales. Déjà, troublant ses facultés, des accès nerveux s'emparaient de lui.

Vers cette période, il survint à Schumann un accident aussi malheureux que bizarre. N'aurait-il pas imaginé, dans sa hâte de devenir un virtuose au piano, de s'attacher par un fil au plafond le troisième doigt de la main droite, afin que ce doigt se trouvât suspendu tandis que les autres appuyaient sur les touches? A ce fâcheux exercice il gagna, au lieu du talent qu'il espérait, une paralysie du doigt qui s'étendit à toute la main, et il dut, cruelle déception, renoncer à jamais au piano.

Les dispositions de son esprit l'entraînèrent naturellement vers l'inexploré. Aussi, Schumann fut-il, en musique, l'ennemi déterminé des règles classiques. Il fonda même, à vingt-quatre ans, une revue intitulée *Novel*, écrit périodique pour la musique, dont il était le rédacteur en chef et qui, soutenue par d'énergiques collaborateurs, lutta avec acharnement contre la *Gazette musicale* de Leipzig, en faveur des théories nouvelles.

Ce fut ainsi, plus même par ses études de critique que par ses œuvres musicales, qu'il exerça sur l'art allemand une influence indéniable, se faisant le continuateur-audacieux de Beethoven et de Schubert, et prépara les voies à Wagner.

Il avait d'ailleurs les mêmes idées et tendait au même but que Berlioz. A travers la distance, les deux grands artistes l'un vint acclamer en Allemagne, l'autre s'éleva péremptoirement en France, s'élevaient liés d'une pareille sympathie admirative dont on retrouve la trace dans les lettres de Berlioz, pourtant peu prodigue de compliments.

Schumann était donc déjà renommé quand il devint fiancé. Avec mille difficultés il épousa Clara Wieck, la fille de son ancien professeur de musique qui, jusqu'à la fin, refusa son assentiment. Mais, par un curieux revirement, il se réconcilia avec son genre de vie et celui de son épouse. Il se consacra en philosophie à l'université d'Leipzig; sans doute il estimait qu'un philosophe ne peut que gouverner sagement un ménage, oubliant qu'en de tels cas le bon sens pratique est beaucoup plus utile que la science théorique.

Quoiqu'il en soit, ces événements ne furent pas sans influence sur les travaux du compositeur: "Il y a certainement dans ma musique, a-t-il écrit, quelque chose de lui, que m'a coûté Clara; le concerto (œuvre 14, les Danses de Davids), la sonate en sol mineur, les Kreisleriana et les Novellates (œuvre 21) ont tous pris leur source en elle."

Dans l'enchantement d'hymen où se reposait son cœur, mais où errait toujours en rêveries flottantes son âme imparfaitement apaisée, le talent de Schumann prit un nouvel essor. Ce fut l'année de son mariage qu'il se mit à composer ses *Lieder*, genre de mélodie où s'épanche, dans sa douceur profonde, le génie sentimental et passionné de l'Allemagne.

La grâce de la forme et l'originalité du fond; tels sont, en effet, les traits caractéristiques de ce maître du romantisme et du lyrisme, dont l'inspiration s'est répandue en symphonies, ouvertures (Genoèva, Manfred, Faust), fantaisies, concertos, musique vocale, chorale, musique de chambre et musique pour piano (n'oublions pas un charmant oratorio, le *Paradis et la Péri*). On doit au chercheur la source non pas tant dans l'effort qu'il fit pour briser le cadre des règles classiques que dans la rare distinction de sa personnalité.

Malgré un certain manque de solidité dans la structure de ses œuvres, c'est une volupté souvent poignante et toujours profondément pénétrante que d'écouter chanter ce poète suave, tout imprégné de langueur, tout vibrant de frissons et dont parfois, dans une exaltation aérée, le cœur se déchaîne. Qui ne connaît sa Réverie, chef-d'œuvre de mélancolie caressante et de tendresse insinuante, si exquise à entendre dans un crépuscule d'un beau soir?

Dans les clartés de l'art et la lumière plus douce de l'amour, il semble que l'âme de Schumann eût dû s'épanouir jusqu'à la pleine sérénité. Hélas! son organisme était déjà intimement atteint, et ses accès nerveux le représentaient. Or, à ce moment, à la suite de certaines révélations importées d'Amérique, il régnaît un engouement général pour les tables tournantes. Schumann eut le malheur d'être initié à ces secrets du spiritisme, que l'homme ne peut guère sonder sans de grands dangers. Que d'imprudents (dont votre serviteur qui s'en confesse) les ont aborés, le sourire aux lèvres, et ont bientôt reculé, stupéfiés, devant ces noirs abîmes de mystère!

D'autres, au contraire, irrésistiblement entraînés et fascinés, furent dans ces sales mouvants, qui englobent parfois la raison. Schumann fut de ce nombre; s'exalta en face de l'inconnu, qui s'offrait à lui. Bientôt il se prétendit en relations avec les âmes de Mendelssohn et de Schubert, qui venaient, disait-il, lui dicter des mélodies.

Un soir, à minuit, poursuivi par les influences occultes et sinistres, il s'enfuit de son lit et alla se cacher dans des ondes tumultueuses du Rhin. Ses vêtements ayant resté quelque temps sur l'eau, sa vie fut sauvée; mais sa raison était perdue à jamais, et on dut bientôt le transporter dans une maison de santé, à Bonn, où il mourut deux ans plus tard.

Ces tragiques événements furent pour Mme Schumann une longue et terrible épreuve. Mais, loin de se laisser accabler, son amour triompha de la mort. De même qu'elle s'était donnée toute à la vie d'artiste, elle se donna entièrement à son deuil. Et ce fut un spectacle émouvant que voir cette admirable pianiste vivant d'ample d'héroïque fidélité, exécuter dans les concerts, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Belgique, en Russie, les œuvres de son mari, et propager par toute l'Europe, avec une invincible persévérance, la gloire de Schumann.

O mystère et beauté de la tendresse humaine! Plus d'une fois, les mélancolies de celui qu'elle avait tant aimé, son cœur de femme ne faillit se briser sous les soupirs et les sanglots des accords. Mais sans doute l'âme de Schumann, l'âme musicale dont parle le poète, venait la soutenir et lui sourire; et, comme jadis, leurs coeurs s'unissaient dans l'harmonie et dans l'amour.

ANDRÉ CHARRY.

Conte du dimanche

MONSIEUR JAUNE, ORATEUR FUNÈBRE

C'est par le plus grand des hasards que M. Amédée Jaune, rentier, se découvrit des talents pour l'éloquence.

Jusqu'à là, les soucis de la politique, le rendement de son patrimoine, les faits et gestes de ses voisins, avaient seuls occupé ses méditations; il y avait aussi la haine qu'il portait à son ami Brulard, depuis de longues années, car ainsi que l'a observé un philosophe, nous avons trois sortes d'amis : les amis que nous aimons, les amis qui nous sont indifférents, les amis que nous haïssons. L'origine de cette haine ne se perdit dans des lointains quasi historiques, au fond d'un cabinet ou derrière les pupitres d'un bureau. C'était une lutte sournoise, faite de petites blessures d'amour-propre, due à la grandeur du triomphe qui était proportionnée au dépit de l'adversaire. Tour à tour, Jaune et Brulard s'élevaient intérieurement un trophée; puis le duel recommençait.

Au demeurant, ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre, se paraient avec effusion et se retrouvaient chaque soir à la brasserie. Ils se racontaient mutuellement les avantages de la journée : Brulard détaillait ses conquêtes, ce qui cablait Jaune; Jaune, de son côté, parlait de ses succès, ce qui déplaçait Brulard.

Il habitait rue de la Roquette, qui monte vers la grille d'entrée du Père-Lachaise; et tout le jour il voyait défiler sous ses fenêtres les corbillards fleuris comme des parterres et le cortège de gens aux faces réjouies qui se délectent en suivant la voiture, de n'y être point couchés. Quand cette multitude était particulièrement imposante et que les faces plus dévotement, M. Jaune descendait dans la rue et accompagnait les funérailles, afin de prendre l'air et de faire un petit tour de promenade. La douleur des familles satisfaisait en lui ce besoin de mélodrame qui possède tout cœur humain. Etant poète, comme tout le monde un peu, il aimait le parfum des violettes et des roses.

Un jour qu'il avait suivi le convoi jusqu'au bout et demeurait avec dignité près de la tombe ouverte, un homme s'approcha et lui dit à l'oreille :

La famille attend les discours. Il leva la tête et aperçut autour de lui, en un grand cercle dont toutes les faces le regardaient, l'assemblée aux écoutes. Il voulait protester, mais l'homme s'éloigna déjà et le laissa tout seul, près du caveau. Il ne lui restait qu'à parler.

Il se fit, d'une voix qu'étranglait l'émotion de ce baptême oratoire. Ne connaissant rien du défunt, il s'en tint aux généralités sur les trépassés, selon le modèle qu'en a donné Malherbe en ces stances éloquentes, ses gestes, ses accents étouffés, ses gestes, ses accents qui semblaient paralysés par la détresse, provoquèrent bientôt les sanglots de l'assistance. Une femme eut une crise de nerfs. Comme il s'en tenait à des lieux communs, l'admiration fut unanime; et lorsqu'il fit sa péroraison en dépeignant l'affliction de "ceux qui restent", des applaudissements éclatèrent et des héritiers vinrent le remercier avec des larmes jusque sur les revers de leur habit.

C'est ainsi que M. Amédée Jaune connut l'éloquence. Il éprouva un tel succès que, le lendemain, il passa sa redingote, et alla se mêler à la foule. En route, il s'informait adroitement de la qualité du défunt, de son âge et de son sexe. Il rumina, en montant les allées, le plan de son discours, car il savait que, pour le reste, l'improvisation créait le mouvement. Il ne se passait presque pas de jour qu'il n'allât au Père-Lachaise. Pendant la grippe espagnole, il se multiplia. Le concierge, en le voyant venir, abandonnait sa loge. Les fossoyeurs qui avaient leur outils dans un placis et suivaient l'orateur. Même les croque-morts ne tardèrent pas à connaître et à apprécier son génie.

Il avait de ces mots qui remuent profondément les consciences parce qu'ils répondent à la pensée de tous, de ces phrases pleines de subordonnées et d'incidentes qui donnent à l'idée l'ampleur de la période, de ces accents brisés qu'affectionnent les acteurs lorsqu'il s'agit d'amour ou de regret, de ces courts silences où le rémémoratif de l'angoisse, l'émotion, l'assemblée, de ces brusques sursauts de la voix qui font d'un simple éloge une apologie. Il comparait les jeunes trépassés à des fleurs brisées par la foudre, les vieillards à des chênes frappés par la foudre, les mères à des anges gardiens. Il parlait de l'inépuisable égalité dans le trépas, ce qui est la grande consolation des hommes, parce que le prochain meurt aussi.

Autour de lui, l'assistance, tout d'abord indifférente, ne tardait pas à s'émouvoir, un murmure passait de bouche en bouche. Bientôt dans les rangs se jàillirent les dames de se pamer. Et lorsque l'orateur, d'une voix volumineuse, terminait son discours, les braves, malgré la sainteté du lieu et les gants en filonelle, bruisaient longuement sous les saules.

Brulard vint l'entendre et fut consterné du succès de son adversaire. Pendant de longs mois, il se sentit vaincu, et peut-être ce dépit, joint à un cancer qui lui travaillait l'œsophage, fut-il cause de son décès.

Quant il mourut, M. Jaune prépara le plus beau discours de sa vie. Il devait à son ami, malgré la haine qui ne les avait jamais séparés, une oblation magnifique, digne pour le moins de Bossuet ou de Sénèque. Il se réjouissait de remporter, sur la tombe de celui qu'il avait tant détesté, le plus grand triomphe de sa carrière. Il traça de cette harangue un plan nouveau, qui fut une armature souple et solide comme l'acier. Il chercha devant son armoire à glace des attitudes pathétiques. Enfin, pour jolir de l'action du verbe les vertus du costume, il se fit faire une nouvelle redingote.

Mais le jour des funérailles, le neveu de Brulard lui communiqua les volontés testamentaires du défunt :

celui-ci organisait de façon détaillée toute la cérémonie et interdisait formellement les fleurs, la musique et les discours. M. Jaune sentit quel coup son ennemi lui portait par delà le tombeau. Il baissa la tête et blêmit. Le chemin du cortège, derrière le char triste et nu, fut pour l'orateur un calvaire. Il vit le concierge quitter sa loge, les fossoyeurs abandonner leurs outils, les croque-morts s'éloigner de la tête, jusqu'à ce que l'un d'eux, s'approchant de M. Jaune, lui fit la blessure suprême en lui disant avec un sourire : — Monsieur? Est-ce que nous n'aurons pas quelque chose de vous, aujourd'hui? A. C'Serstevens.

LA VIE PRATIQUE

LE MIEL, SES PROPRIÉTÉS ET SES DIVERS EMPLOIS

Toutes les plantes contiennent, en quantité plus ou moins grande, de quoi produire du miel. Les fleurs des prairies aux mille couleurs, le thym, la lavande, le sarrasin et le blé noir, la bruyère et les résines forestières, tout est bon aux abeilles pour recueillir, pendant leur courte existence, l'abondante, de quoi faire la savoureuse substance que nous partageons avec elles.

Rien n'étonne donc moins que de retrouver, dès la plus lointaine antiquité, l'usage de cet aliment bienfaisant et sucré, le premier de l'espèce probablement, qu'aient connu les hommes. Nos aïeux, avec logique, appelaient le sucre de canne "du miel de roseau". Virgile, dans les *Georgiques*, chante les abeilles, deux mille ans avant Maeterlinck et le fameux Pythagore qui vivait au temps où l'on sculpta la "Vénus de Milo", préférait à toute autre nourriture, du pain enduit de miel. Il est cité par le gothique chanteur des "Crieries de Paris", comme un produit vendu dans les rues par les marchands ambulants.

On le mêlait à la "Malvoisie", vin obtenu avec le "mont" des muscats blancs, qui déjà se buvait sous Charlemagne, et même dans les festins des premiers Gaulois. On ajoutait du miel aux "vins herbés" à base de myrte, de sauge, d'anis, d'absinthe. Les anciens Péruviens adoussaient à l'aide de miel leur boisson nationale préparée avec du maïs.

Le meilleur provient des pays où abondent les labiées, dont les feuilles poilues comme celles de la menthe et de la marjolaine, sont aromatiques. Ainsi le miel de Narbonne fleurie le romarin, celui de Provence la lavande, en Corse les touffes de buis lui donnent une certaine amertume, tandis qu'un certain miel cubain doit son parfum adorable aux oranges.

Blancs, gris, jaunes ou rougeâtres selon leur degré de pureté, les miels coloniaux comme ceux de l'île Maurice, de Madagascar, de Bourbon, sont, quoique de première qualité, pourtant souvent fort colorés. Pléne enseigne que, pris sur des végétaux vénénux le produit des abeilles peut tuer ou rendre fou; on raconte une histoire de ce genre dans Xénophon.

En France, les ruches de Chambray et du Dauphiné, du Gâtinais, de Champagne et du Languedoc sont célèbres. Embaumant, laxatif, lubrifiant, le miel se recommande particulièrement pour rendre plus substantiel le premier repas du matin des enfants et des faibles. Excellent remède contre les affections de la gorge, il est l'ami des asthmatiques, mais l'ennemi des bilieux.

Employé à la place du sucre, le miel donne un goût spécial à certains aliments et boissons. Un flacon de miel nouveau accompagné d'un nuage de crème fraîche, ajoutés au café du réveil, donne un breuvage digne de Lucullus.

Pour obtenir du bon miel, seule l'abeille ne suffit pas; le chateleur, la pureté de l'air et enfin l'adresse des apiculteurs y contribuent beaucoup. On tire d'ailleurs des "gâteaux" de cire plusieurs qualités de miel. Le premier qui, vierge, en coule de lui-même, reste naturellement supérieur; les autres qui en sont extraits grâce à une savante pression, doivent être raffinés. Pour clarifier le miel on le fait fondre en l'eau bouillante, dans laquelle, successivement on verse de la craie ou des écailles d'huîtres, du zeste de citron, un charbon spécial, des œufs... Cette opération fort compliquée n'est pratiquée avec succès que par des spécialistes. En Ukraine et en Moldavie on donne au miel un blancheur de neige en l'exposant à la gelée dans des vases opaques pendant plusieurs semaines. Vanderpyl.

MAIGRIR

Pourquoi devient-on obèse? Les uns parce qu'ils mangent trop. Notre corps a besoin d'une ration alimentaire qui lui restitue les dépenses énergétiques qu'il doit fournir. Si, tentés par la succulence des mets, nous dépassons cette ration, fatalement nous engraissons. Mais l'obèse n'est pas toujours...

un gros mangeur. Je connais une femme d'une trentaine d'années, extrêmement coquette et capable, comme beaucoup de ses pareilles, de tous les héroïsmes pour conserver impeccable la pureté de ses lignes. Cette jeune femme, qui adore les sucreries, depuis 5 ans n'a mangé ni un gâteau ni un bonbon et n'a cessé de pratiquer un régime extrêmement sévère d'où tout aliment "engraisant" est exclu et où même un satisfait pas toujours son appétit. Or, même avec cette diète rigoureuse, n'a-t-elle raconté, elle augmente de 1 à 2 kilos par an et de 1 kilo par semaine si elle a le malheur de lâcher son régime pendant quelques jours.

C'est que notre jeune infortunée a oublié que, si, par le régime, on arrive à maigrir, il faut pour maintenir ce résultat, parfois si péniblement acquis, pratiquer les exercices physiques, par le mouvement, l'obésité augmente ses dépenses organiques toujours insuffisantes, et arrive, peu à peu, à remplacer un tissu graisseux encombrant et nuisible par un tissu musculaire utile et vivant.

Au début, on ne fera qu'un peu de gymnastique quotidienne en commençant par des séances de 5 minutes qu'on prolongera petit à petit jusqu'à quarante ou cinquante minutes. Les personnes âgées dont le cœur et les reins ne sont pas toujours parfaits se trouveront mieux du massage. Quant aux jeunes gens, à cœur vigoureux, qu'ils pratiquent course, boxe, escrime, tennis, natation, canotage, mais progressivement.

A ceux qui sont affligés de masses graisseuses localisées en certains points de leur corps, nous conseillons également le massage qui, par l'intermédiaire du courant continu, fait pénétrer certains médicaments dans l'intimité du tissu adipeux et le fait fondre.

Mais surtout, par une alimentation raisonnable et la pratique des sports, empêchez l'apparition de l'obésité et ne devenez jamais comme cet Anglais célèbre qui pesait 609 livres et dans l'habit duquel sept personnes ordinaires pouvaient tenir ensemble en le bouffant.

Dr Lise GUILLOT-KAHN.

LA VIE DRÔLE

LE HACHIS

Les habitués du Grand Bouillon conserveront longtemps le souvenir de ce singulier client. Du moins il faut l'espérer. C'était pourtant un homme d'habitude assez ordinaire. De taille moyenne, entre deux âges, il était convenablement vêtu, quoique sans recherche de mauvais goût, et portait sur des épaules tombantes une physionomie rigoureusement quelconque.

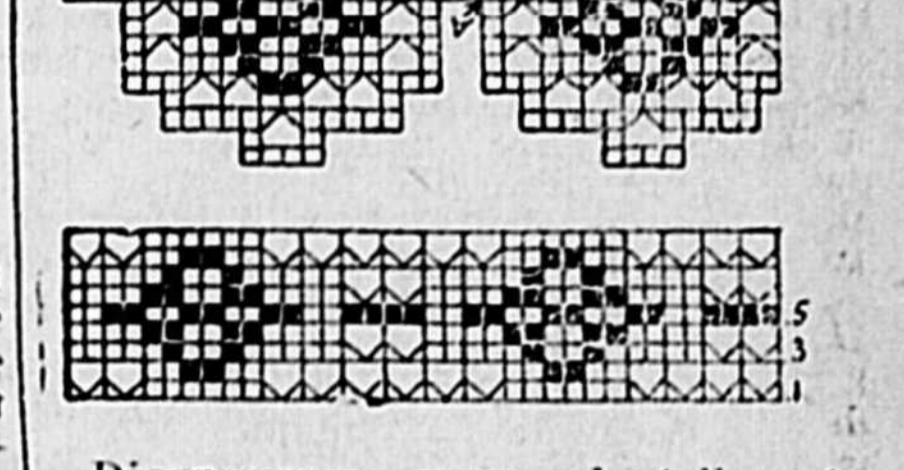
Tout cela ne l'empêcha pas de commander un "hachis-parmentier". Mon Dieu! le fait de demander un "hachis-parmentier" au Bouillon ne suffit pas pour signaler un homme à l'attention publique. Ce qui commande de remarquer, c'est la façon dont le client en traita à l'égard de son hachis. Au lieu d'essayer de se rassasier avec beaucoup de pain et quelques restes de poisson, comme il est d'usage, il l'écrasait, le retournaît, l'émiettait dans son assiette sans en porter la moindre bouchée à ses lèvres. Quand il eut terminé son œuvre de terrassement, il appela le garçon.

— Donnez-moi un autre hachis, lui dit-il. Le garçon ayant obéi, un second hachis subit le même sort que le premier, après quoi l'homme en demanda un troisième. Cette fois, le grand cri devint interminable.

Monsieur ne trouve pas le hachis à son goût? questionna-t-il en désignant la portion que le garçon apportait dans son assiette. — Mais si, mon ami, il est très bon, je n'en doute pas, veuillez m'en faire apporter un autre.

Après cet incident, la curiosité de l'assemblée prit un caractère fébrile et c'est au milieu de l'étonnement général que les plats de hachis continuèrent à défilier sur la table de l'original. Enfin, comme il exploitait d'une fourchette attentive sa huitième assiette, une fervente exclamation jaillit de ses lèvres : — Je l'ai!... Je l'ai!... — Quoi?... Quoi?... Qu'est-ce que vous avez?... demandèrent vingt voix halotantes.

CROCHET



Diagrammes pour dentelle et autres-ils qui donneront à la lingerie de nos fillettes un cachet d'élégance et de bon goût.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

MADELEINE. Si vous envoyez un nouveau manuscrit pour faire une nouvelle étude, les conditions sont les mêmes que pour la première, vous comprenez?

LOU. L'esprit est sensé, réfléchi, raisonnable et logique. C'est un homme sérieux, qui travaille consciencieusement, dont la loyauté et la sincérité sont très belles. Il est bon, généreux, capable de dévouement constant, car il n'y a chez lui aucun caprice; tout est réfléchi et voulu. La volonté est résolue, ferme, égale, un peu autoritaire, d'une persévérance que rien n'ébranle. Les gens ainsi doués font leur chemin tranquillement et sûrement. Ils ne visent pas les buts extraordinaires, mais ils arrivent à celui qu'ils se sont fixés.

L'humour est un peu variable mais généralement aimable. Affections profondes où il entre plus de tendresse et de constance que de passion.

YETTE. Vous devez savoir, pourtant, que la coiffe est interdite pour la graphologie. En l'envoyant vous y réfléchissez, je vous l'assure.

Pratique. Une activité routinière, Yette est un peu nerveuse et d'humeur très inégale. Elle a de l'orgueil et elle est timide, aussi a-t-elle de la susceptibilité. Bon cœur affectueux, capable de dévouement. Elle est sincère et droite, d'une réserve qui lui rend difficile toute expansion.

La volonté est impulsive, entêtée, active, assez énergique. Elle contredit vivement et discute avec animation et un peu agacement. Elle n'est pas très bienveillante et cela lui semble tout naturel de critiquer les autres et de trouver à redire à ce qu'il font. Sa raideur et sa brusquerie cachent une tendresse retenue et avide de sympathie. Aucune vanité et beaucoup de naturel.

et pas facile à connaître; d'abord, elle n'y tient pas, ensuite elle est un peu compliquée et ne se comprend pas toujours elle-même. Sous des airs raisonnables, elle cache une impressionnabilité vive et une imagination qui cultive les rêves. Elle est capable d'enthousiasmes vifs et d'engagements subites. Elle est franche malgré ses dispositions à dissimuler et à se dérober. Plus d'orgueil que de vanité... une tendance à ne pas suivre le troupeau, à agir à sa guise sans soucier de l'opinion. La volonté est résolue, forte, tenace. Elle a des idées arrêtées, elle les dit, elle les discute et elle a l'habitude de contredire vivement, un peu trop, parfois.

Et dans la discussion, elle s'animé, s'emporte et cela peut aller jusqu'à la querelle. Bon cœur, mais fierté et timidité qui en gênent souvent la manifestation. Elle serait capable d'aimer tendrement le croûte, elle ne semble pas encore très affectueuse. Besoin de remuer, d'agir, d'avoir un but, de se dépenser. Courage et beaucoup d'intimité, Jacqueline a de l'originalité et du caractère; elle est *quelqu'un*.

Jean D'SHAYES

N. de la R.

La suite de ces études graphologiques et le coupon qui y donne droit paraîtront dorénavant dans le *Devoir* quotidien, édition du samedi.

Le chiffre 13

La conférence de Londres qui s'est terminée si péniblement, était la treizième, depuis l'armistice. Elle s'est tenue à Downing Street, qui se compose de treize lettres. Elle comprenait treize membres. Elle a pris fin le treize août.

Est-ce un hasard, Poincaré, qui y joue un rôle si décisif, a pris le pouvoir le treize janvier. Qu'on aille encore soutenir que le chiffre 13 n'a pas une influence fatidique!

Le mot "fortuné"

M. Poincaré, dans son dernier et admirable discours, a parlé de gens "fortunés", "fortunés" étant pris ici dans le sens de "riche". C'est une habitude, qui, parmi les collègues de notre premier sous le couplet, ne manquera pas d'être longuement et passionnément commentée. "Fortuné", à l'Académie, a toujours signifié "heureux" et non "ayant de la fortune". Il y a fort longtemps, au demeurant, que le langage populaire avait donné à "fortuné" le sens que M. Poincaré vient de consacrer officiellement.

Penseurs et philosophes

Le penseur est au philosophe ce que le dilettante est à l'artiste. Il joue avec la pensée et lui fait produire une foule de jolies choses de détail, mais il s'inquiète des vérités plus que de la vérité, et l'essentiel de la pensée, son unité, lui échappe. Il manie agréablement son instrument, mais il ne crée rien, et encore moins le créatif. C'est un horticulteur et non un géologue, il ne laboure la terre que ce qu'il faut pour lui faire rendre des fleurs et des fruits, il ne la creuse pas assez pour la connaître. En un mot, le penseur est un philosophe superficiel, fragmentaire, curieux; c'est le philosophe littéraire, orateur, causeur ou écrivain; le philosophe est le penseur scientifique. Les penseurs servent à éveiller les philosophes ou à les paralyser. Ils ont donc une double utilité, outre leur agrément. Ils sont les éclairateurs de l'armée des lecteurs, les docteurs de la foule, les changeurs de la pensée qu'ils mènent en pièces courantes. Le penseur, c'est le littérateur grave, sérieux; c'est le philosophe qui se sent pour cela qu'il est philosophe. Le philosophe est un savant spécial (par la forme de sa science, non par le fond), c'est pour cela qu'il ne peut l'être. En France, pour un philosophe (Descartes) il y a eu trente penseurs. En Allemagne, pour dix penseurs il y a vingt philosophes.

AMIEL.

Au départ

Le contrôleur. (au voyageur). — Vous n'êtes pas dans les fumées d'ici, monsieur. Le voyageur. — Je le sais. Je ne fume pas. Le contrôleur. — Vous avez votre pipe à la bouche. Le voyageur. — J'ai aussi mes pieds dans mes bottines, et je ne marche pas.

Coupon graphologique

Esquisse graphologique de JEAN DESHAYES,

24 SEPT. 1922 Bon pour un mois

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rasé et pas envoyer de copie.

Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montri-L.

Le "Nationaliste" presents the Republican side of Irish affairs. The daily press confines itself to the Free State aspect. Our readers are therefore conversant with both points of view.

CATHAL BRUGHHA AS I KNEW HIM

By J. J. O'Kelly, T.D. (Sceilg), in the Catholic Bulletin.

The bravest most resolute and most unselfish soldier of our time and race joined the martyrs of the Gael when Cathal Brugha passed away in the Mater Hospital of his native city on the morning of July 7. If modern Ireland were as prone to lament her department heroes as were the generation that have gone, and if her sons and daughters realized the extent of their indebtedness to the latest they have lost, not a mortal amongst us, young or old, but would mourn the passing of the dauntless leader who, in spite of unnumbered wounds, proved our national shield against alien conscription while many slumbered and others covered and even the valiant counselled the passive way.

Cathal—the name by which he had become almost solely known, with a title as sound as had Oscar or Brian, Eoghan Ruadh or Cathal Mor—was born in Richmond avenue, Fairview, Dublin, July 18, 1874, and educated at Colmcille Schools, Dominick street, and Belvidere College. He was dowered with intellectual gifts of a high order, coupled with an exquisite literary taste; was a good linguist, a forceful writer, a fluent and convincing speaker, a pleasing singer and passionately fond of good music. His gifts of mind were accompanied by a charm of manner almost unique, absolute integrity, inexhaustible energy and quite exceptional athletic prowess.

He was an excellent amateur boxer, a splendid cricketer, powerful swimmer, resourceful footballer, promising hurler, second best rope-climber "in three kingdoms," dead shot—altogether amongst the best all-round athletes and gymnasts of his weight in Ireland at the close of last century.

But he had scarcely attained to man's estate before the appeal of the Gaelic League drew him away from the racing field and the cycling track. Thenceforward he cut pastimes and amusement out of his manner of life except in so far as they served to perpetuate our national traditions or contributed to his better physical health that he might the more efficiently serve his country.

I first heard him deliver an open air address and declare his political creed at the back of the Dublin Custom House on a Sunday afternoon. A meeting was held to protest against a proposed civic address to an English sovereign. Among the prominent speakers on the occasion were the late James Connolly, Alderman Tom Kelly and Henry Dixon. The picturesque oratory of the evening was contributed by an Irish-American. A brake was used as a platform. Without difficulty I can yet recall Cathal, lithe of limb and dressed in an Irish tweed cycling suit, swinging himself into that brake, his pale face the picture of determination, his counsel the separatist counsel from which he never since deviated.

By this time he had come to take a very keen interest in the Gaelic League's educational policy, on which he differed so fundamentally from Pádraig Pearse that the only special Ard Fheis of the league ever held was convened at his instigation in the hope of obtaining a direction on the rival policies. Both at the Ard Fheis and in the press Cathal put his views on the proper place of the national language in our primary education system in a very masterly way. He also upheld the late Dr. O'Heickey in his attitude towards "Essential" Irish in the new National University, to the governing body of which he was later elected and on which he acted to the time of his death. It was largely as a mark of appreciation of his strenuous efforts in this connection that he was also elected president of the Keating Branch, a position to which he was re-elected year after until the end.

In 1912 he married Miss Kathleen Kingston of Birr, sister of Father John Kingston of Rockwell College, and, like her husband and her sister, an ardent worker in the language movement. No union could be more felicitous. It was blessed with six children—five girls and a boy, the eldest about 10 years old, the youngest little more than three months at the time of the father's death. Not with his Gaelic work alone did his devoted wife fully sympathize; she shared his earnestness in the industrial movement, his ardor in the Irish Volunteer organ-

ization with which was actively associated from its inception. Only four years of their wedded life had been spent when Dublin rose in 1916. Cathal had meantime applied himself to the soldier's trade with characteristic sincerity, and was second in command under Eamon Ceannt at the South Dublin Union, where he fought without flinching, despite a shattered arm until it was thought the last drop of his blood had ebbed away through a score of shrapnel and bullet wounds received in dauntless and desperate action.

After the engagement he was borne, seemingly dead, to the Union Hospital, there taken prisoner and transferred to the Castle Hospital and thence again removed to the George V Hospital, whence he was discharged as incurable. After his return home he was confined to bed for many months. I took the first opportunity to visit him and was so delighted to see him alive—as all who ever knew him were—that, though myself faint after an attack of typhoid fever and complications which ensued, I raised him as if he were my own and only child. The tender attention of a loving wife quickly restored him to moderate health, and he was so sooner able to move about once more than he set himself to the reorganization and rallying of the Irish Volunteers.

His first public appearance subsequently was at a memorable demonstration near the Dublin Custom House in 1917. As will easily be imagined his mobility was seriously handicapped by a lacerated nerve and other wounds in the leg which rendered it necessary for him always to wear a silk bandage for protection. At private meetings and at his desk he generally removed the boot without attracting attention. Out of doors, as a rule, he moved about on a bicycle, being unable to walk much, particularly since a long march to which he was unequal at the funeral of Piersce McCan.

For a comparatively brief period after the general release of the Republican prisoners in 1917 he took an active part in the political side of the Irish struggle. As a colleague on the composite Sinn Féin Executive of the time I well remember how he strove for the adoption by that body of the Republican policy. The menace of conscription had then to be met and hurled back in the teeth of England. Many of the Irish leaders having been carefully cast into English jails to smooth the way for England's scheme of applying compulsory military service to Ireland, the wounded soldier of 1916, almost unaided again, had to meet and defeat England's deep designs. At that juncture he proved himself a veritable Cuchulain in miniature, fearless lion of the Irish fold, eager to throttle the scowling menace at its inmost core.

The time has not yet come to disclose the risks he faced, the sacrifices he made to shield the young manhood of Ireland. But if our people had even a remote sense of the services he then rendered they would kiss the very ground on which he walked. That the country was not entirely unmindful of those services was soon made evident. For, when his Republican policy was submitted to the country at the general election of 1918—most of the leaders of the young party being still confined in English prisons—to his personal popularity and his exertions was it mainly due that the tricolor standard was carried to victory throughout the whole country.

Cathal presided at the historic meeting of the new Republican members in January, 1919, and when the Republic was there constitutionally proclaimed he was unanimously elected its first president. On the release of Eamon De Valera some months later Cathal resigned in his favor, and was then elected Minister of Defense. Neither for his work in this sphere nor in any other sphere did he ever accept one penny remuneration.

Similarly, though his health and business had suffered equally through his part in the rising of 1916 he refused to accept one penny of the National Aid Fund subscribed to meet cases of the kind. I remember having, as treasurer of that fund, called upon him at the request of the committee to beg his acceptance of some measure of compensation for his serious losses; and when I mentioned the object of

my visit he stared me like one angered enough to throw me through the window. The closest scrutiny of the annals of our time will elicit few examples of services so unselfish.

Only once was he arrested—in a Tipperary town for answering an inquisitive policeman in Irish—but fortunately for Ireland he was released without arousing suspicion after a brief detention. During the whole Terror he had a price upon his head, and yet though he never neglected the smallest detail of the onerous duties with which he was charged he contrived to evade the bloodhounds and the sleuthhounds that ruthlessly pursued him. It is well known that for a long period it was impossible for him to stay in his home or even visit it; perhaps it is not so well known that it became necessary for him to break up his home and domicile his helpless family in places as far apart as Ring and Malahide.

At one time he had been tracked to his house in Dublin, and a whole swarm of spies was set to watch it night and day. At the psychological moment the house was rushed, the raiding party being accompanied by two bloodhounds. But the quarry had mysteriously vanished, and when his absence was discovered the noses of the bloodhounds were thrust into the legs of the trousers found in his room, in the hope that they might be able thus to track him. Not content with this act of barbarity, the raiders dragged his wife from her bed in her night attire because she refused to disclose his whereabouts, placed her in a lorry in an adjoining street and kept her shivering there for hours on a wintry night, her children meanwhile almost terrified to death. But her gallant husband remained unafraid. Often when his fate seemed at its blackest he strolled into the bulletin office to discuss some matter of business and cycled away again with the utmost unconcern. At that most crucial juncture—when President De Valera was in America and his substitute in Mountjoy—I met him frequently in obscure places, generally a couple of times a week, at meetings of an attenuated Cabinet whose invariable members could then be counted on the fingers of one hand. He was always collected, unperturbed, businesslike. While walking towards Glasnevin one evening about that time I was surprised to meet him cycling on the Cross Cans Bridge. Mutually delighted at the unexpected meeting, he slighted to say he had an appointment with his wife just there. Immediately there was a terrific explosion. A military train was bombed at our very feet and instantly we found ourselves in a very hail of bullets. We had no sooner slipped into a by-road than lorries of Auxiliaries came scowling on the scene, swarming along the canal bank and scouring every nook and cranny like men on a rat hunt. After some minutes he cycled to and fro, but had to leave eventually without the consolation of meeting her who was so dear to him.

An obstacle to his political success—or rather to the temporary success that appeals to politicians—was his reluctance to doubt the sincerity of comrades until the evidence was superlatively clear. He was over-magnanimous, and to warn him against the danger of wavering in a colleague was almost to sacrifice his friendship. Another obstacle to his political success was his readiness, when a rival policy was proposed, to suggest that it be given a trial even though he felt absolutely convinced it could not succeed. No one could be less self-opinionated. It has been lightly stated that he never contributed a constructive idea to the proceedings of the Dail or its departments. As one who has been in a favorable position to judge, I can say without prejudice that none of his colleagues showed nearly so much all-round constructive ability as he did. Not in reference to his own Ministry of Defense, here, there, everywhere, a word of cheer for everyone, contempt stamped all over him for the terrific bombardment of the outposts then in progress.

This is not the place to relate the incidents of the ensuing days until he appeared on the roof amid shot and shell and tongues of flame to warn the tireless fire brigade of the danger of mines. For those of us who felt our hero would not be taken alive except by miracle they were truly days of tense anxiety. The last scene as he burst forth from the burning building—a drawn revolver in his hand—is thus told in the American press: "Sweeping aside with a wave of his hand the men who rushed to his side, he ran toward an outpost of the National troops drawn up at Findlater lane. "Stop, for God's sake!" the Red Cross men appealed. "No, no!" was the fierce reply. "He would not surrender. On he swept towards the outpost. "Halt!" came a hoarse command above the roar of the flames. "Brugha ran on unheeding. A volley rang out and he pitched forward with a dangerous wound in the leg. "The revolver dropped from his nerveless grasp. For a second he

well beat the English bully yet." That confidence in the ultimate success of his cause remained with him through the long debate at Christmas. Not until the fatal disillusion was taken was he fully disillusioned. For many of us that debate—worthy of the most venerable Parliament, but contemptuously treated by the Irish press—meant a virtual fast through a sleepless fortnight of anxiety that gnawed at our very vitals. President De Valera showed himself to be quite human when he collapsed for a moment at the end. Cathal, proud soldier that he was, remained unshaken to the last. But he returned to Malahide when all was over to spend a night of unutterable anguish.

Then came a change. Next day he bubbled over with his old humor and recalled a story. When their Dublin home was broken up his wife had difficulty in finding a secluded place within reach of the city. And having found it, was at a loss for a satisfactory "reference," as she could not with safety disclose her identity. "I told the lady," she informed her husband when next he was able to visit her, "that I was a priest's sister, and that satisfied her." "A priest's sister!" Cathal replied; "sure you might have told her you were a minister's wife." Nor did he drop the banter there. "Now I'll be in my element altogether," he said after his resignation, "an ex-minister pushing altar candles and kindred things."

Eager though he was to withdraw from political life, fate did not ordain it so. Little more than a month had elapsed before he was found addressing the great Republican demonstration in the heart of Dublin. The honor was mine to speak from a common platform that day. A fortnight later I accompanied him to Waterford. Midway between the historic southern city and Tramore before a mighty hosting of the manhood of the Deise he unveiled a shrine to the memory of heroes who had there given their lives for the liberty of Ireland. In the evening we addressed a great meeting in New Ross, and I think I never heard him speak with more convincing force.

Towards the end of the week he joined at Dun Laoghaire the friends who kindly saw Austin Stack and myself off to the United States. While there I was not surprised to read that at a meeting of the Dail he invited an antagonist to withdraw from political life and accompany him on a crusade for the protection of our people in "Ulster." My second meeting with him after my return home was the occasion of mutual felicitations on our re-election. That evening we were joined by our chief in a prolonged conference. There was no visible evidence of the imminence of civil war and our conversation turned entirely on other things.

Though Cathal's foot still pained him sorely I scarcely ever saw him more buoyant or more hopeful of harmony in the offing. Next morning brought a different tale. Duty whispered in his kindly ear; he had already taken counsel with a trusted priest. He went out to do the "Holy Hour," as was his wont in times of trial. In due course he returned. Friends called. Duty again. He was ready. "I went out before," he said, "with a heart full of joy for I knew the enemy. I go out now I know not where." But the person breathes not save one who could deflect him from the decision he had taken, and she, valiant soul, left him to the promptings of his own heart.

I next met him in the Hammam Hotel on Sunday evening. The examiner had re-enlisted as a private and risen rapidly to the position of staff commandant. Never did I see him so cheerful. Four priests were there, 10 members of the Dail, doctors, nurses, fair women and brave men beyond the reckoning. But Cathal was the most active of them all, writing, conferring, consoling, here, there, everywhere, a word of cheer for everyone, contempt stamped all over him for the terrific bombardment of the outposts then in progress.

During the Terror he not only discharged his very responsible military duties but paid considerable attention to the business of his firm, managed regularly to attend the governing body of the National University, the Ministry of the National Language, the Gaelic League, even presided at a series of meetings of the "Kerry Gaed healthach Committee" with the object of promoting the native language in Kerry through the medium of native industry, a scheme which, under his inspiration, bore promising fruit in the Deise and endeared him to the Gaelic-speaking people there.

His rigid sense of principle partly explained his refusal to join the delegation to London. He advanced another significant reason at the Dail, which need not be repeated here. No one was more alive to the danger of a split resulting from the negotiations, no one could have gone farther to obviate it. The loveliest note that passed between his clenched teeth in the darkest hour of the Terror was, "Never fear,

lay still and then made one last desperate effort to regain his feet, but his fast-ebbing strength failed him. He fell back with his face turned up to the sky. Blood poured continuously from his leg and through his mouth.

"A doctor appeared. The injured leg was quickly bandaged and the leader of the garrison was removed in a motor ambulance."

On his being identified at the Mater Hospital a leading Dublin surgeon is said to have motored there from Merrion Square in two minutes. Everything that medical skill could do was done, and before those of us who waited left the hospital in the early morning the general feeling was that leader and limb would be saved. But the dressing of the wounds two mornings after proved too much for his exhausted strength. He sank rapidly and passed away in a few hours.

From the moment of his death a constant stream of mourners passed through the Mater Mortuary where he lay. As I witnessed the remains being placed in their coffin amid the sobbing of strong men on Sunday evening and observed the cold, pallid but still firm face, that I saw wreathed in smiles the previous Sunday evening, being kissed for the last time by his valiant widow and the unthinking children who wondered in their innocence, as often before, whether Daddy would be home for Christmas, I found myself hissing eternal maledictions on war, and particularly against the form of war that lost Ireland her most princely soldier, the boldest patriot on her patriot roll.

But as has been somewhere truly said, "Cathal Brugha has joined the choir invisible of Ireland's patriot dead." As truly may it be added that sin had never stained his boyish, joyous hero-soul. He had constant recourse to prayer and took passing reverses with resignation, always accepting them as for the best.

During his first strenuous election campaign in 1918 his wife lay dangerously ill, and every day for 15 days his first act was to offer the 15 decades of the Rosary for her recovery. Before the vote on the treaty at Christmas he made a similar 15 days offering. The din of battle amid which his gallant life went out only made his closing days the more prayerful, the more in accord with his past. Like that other brilliant soldier of our race, Thomas Francis Meagher, who shed lustre on the county represented by Cathal, he took special pleasure to the last in serving Mass. A mutual friend who last summer spent a brief holiday with him on the Wexford coast speaks in ecstasy of the fervor with which he served Mass in the morning, then went to bathe and—practical in everything—diligently practised the swimmer's best methods of rescuing the drowning. His children were around him and his delight was unbounded when his eldest little daughter succeeded in swimming out to him one day—considerably beyond her depth.

Sunday morning after Sunday morning in the course of the Terror another mutual friend observed him quietly approach the altar in the church at Sutton and, unknowing and unknown, often seat himself beside the wife of a police officer. Twice over in recent years I found myself attending week-end retreats with him at Milltown Park, the first conducted in Irish for Irish speakers; the second within the past couple of months. Retreats, it goes without saying, are not occasions of wilful observation; but certain impressions are unavoidable in the course of the exercises, and I came away with the indelible impression that the fervor of Cathal Brugha's meditations not only edified; sometimes, in the grounds, it all but transfixed one.

The countless messages of sympathy and appreciation received by his widow from all parts of the world, and the two imposing funerals that accompanied his remains first from the Mater Hospital to St. Joseph's Church and next day from St. Joseph's Church by a more circuitous route to Glasnevin Cemetery, amply testify to the widespread esteem in which he was held.

Much more remains to be said of our departed hero, particularly of his deep love of home and family, his abstemious habits—he was a nonsmoker and, like his closest comrades—Eamon De Valera and Austin Stack—a teetotaler—his military record, his many-sided life-work. Here, however, I must confine myself to adding that he had a great faith in Our Lady of Lourdes. When at the point of death through loss of blood in the South Dublin Union in 1916 it occurred to him that he carried a little bottle of Lourdes water in his breast pocket. This he quaffed off, and the hemorrhage instantly ceased. In thanksgiving he promised to visit Lourdes at the first opportunity and had actually arranged to go with his wife this autumn. Instead, we may fondly trust, his stainless soul has been welcomed among the choir invisible by the Mary of the Gadhil. Our early hero-lore is noted for its Tri Truaghna na Scéaluidheachta, i. e., the three Sorrows of Story-telling. The lore of our own day has three subjects for sorrow lightened

by national pride—the black wounds left us as a heritage by 1916, the sacred fast of Terence MacSwiney, the passing of Cathal Brugha. Will not even these suffice as our toll to the blood lust awakened over Europe in 1914? Who has unleashed the dogs of war? Whose is the duty to call them off?

MICHAEL COLLINS

AS HE APPEARED TO A REPUBLICAN ASSOCIATE

But for Collins the treaty, even if signed by the other four, would never have gained acceptance from many of the fighting Sinn Féiners. His personality (it was a vivid and to many a magnetic one, particularly to young men) carried it through with all its pitfalls and betrayals; his signing carried conviction to the blind mass that will follow leaders into "Hell" if necessary. "What is good enough for Collins is good enough for me," revealed a weakness to which many generous-hearted Irish are prone. It would have seemed a kind of blasphemy to doubt. Even with Michael Collins' death that foolish personal loyalty to leaders, "right or wrong," will not die in Ireland. It is the unhappy defect of a great quality.

I send many of the comments that have appeared in the British press on Collins, the man on whose head at one time it was alleged there was a price and about whose name so many legends were woven. Like Charlemagne, William Tell and other notable, many of the achievements of others were ascribed to him. He liked to be mysterious and picturesque and had a strong love of the dramatic. Unlike in defects as in qualities to Arthur Griffith as it was possible for man to be, he resembled him in one thing. He despised women and had no use for Labor nor any understanding of its aims and its philosophy. "Boss" Croker is reported to have deplored his loss to Tammany. He is said to have declared that he would have been in his element as a Tammany chief.

He was a man blest with much humor, if of rather a crude and obvious kind, of great organizing power that amounted well-nigh to

genius, a man of action who despised thought and philosophy as mere idle trifling, a Militarist essentially. To the Free State when the "war was over" it is doubtful whether he would have given much. A shrewd politician in speaking of Griffith and Collins to me lately predicted a short political life for both. He held that the Loyalists were those (he was one) who would reap the benefits of what the treaty offered and declared that it would be their task to mould the future of Ireland. H. SHEEHY-SKEFFINGTON.

Gaelic Classes at Fordham University

Fordham University announces an elementary course in Gaelic to be conducted at the Woolworth Building on Saturdays from 12:30 to 2:30 p. m.—beginning October 7, for 30 weeks.

The textbook "Introduction to Studies in Modern Irish," by Rev. Gerald O'Nolan, professor of Irish at St. Patrick's College, Maynooth, headmaster of the Munster Training College, Ballygeary, County Cork, published by the Educational Company or Ireland, Dublin, 1921, will be used.

This course aims to cover 60 of the lessons outlined in the textbook here indicated. In addition it will include an intensive study of at least one folk tale and one or more folk songs.

The course will be conducted by Edward J. Kavanagh, A.B., A.M.

Recent Books on the Irish Struggle

- The Trail of the Black and Tan. By "The Hurler on the Ditch." (Dublin: Talbot Press; London: Fisher Unwin. 5s.)
- Ireland in Travail. By J. M. Nankivell and S. Loch. (Murray. 7s. 6d.)
- A Journey in Ireland. By Wilfrid Ewart. (Putnam. 6s.)
- Ireland in Rebellion. Translated from the French of Sylvain Briolay. (Dublin: Talbot Press; London: Fisher Unwin. 3s. 6d.)
- Life of Eamon de Valera. By D. T. Dwane. (Dublin: Talbot Press; London: Fisher Unwin. 7s. 6d.)

Aux Imprimeurs

Dep. des Imprimeurs



MAIN 7460

Nous sommes en mesure de faire de la composition sur machine monotype pour imprimeries à des prix raisonnables.

L'IMPRIMERIE POPULAIRE LIMITEE
43, rue St-Vincent - MONTREAL

Service de Librairie du "DEVOIR"

Fêtes du IIIe centenaire de l'arrivée de Louis Hébert au Canada, par l'abbé A. Couillard Després	61.50
Louis Hébert, premier colon canadien et sa famille, par l'abbé A. Couillard Després	.60
Observations sur l'Académie Française, par l'abbé A. Couillard Després	.75
Noblesse de France et du Canada, par l'abbé A. Couillard Després	.50
Vie du Père Lacombe, O.M.I., (relié)	2.00
Débuts d'un missionnaire, par le R. P. Bonaventure Pélouquin	.75
Almanach de la langue française 1922	.35
Plus qu'elle-même (roman), par Luc Béard et J. A. Foisy	.30
Au pays de l'Érable, concours Société St-Jean-Baptiste	.90
Résistance aux lois injustes (La) par le R. P. A. Mignault	.75
Chez nos ancêtres, par l'abbé Lionel Groulx	.50
Brins d'herbe, par Monty	1.25
Nos Voyageurs, par le R. P. E. Lecompte	.75
Landemains de conquête, par l'abbé Lionel Groulx	.90
Silhouettes paroissiales, par le R. P. Louis Lalonde	.75
Autour de la Maison, par Michelle LeNormand	.50
Couleur du temps, par Michelle LeNormand	.75
Lettres de Fadette, 3ième et 4ième séries (chaque)	.50
Lettres de Fadette, 5ième série	.75
Cocillages par Marius	.35
Le bon langage, cartes, 3ième série, abbé Etienne Blanchard	.75
Dictionnaire du bon langage, par l'abbé Etienne Blanchard	.75
Le bon français, par l'abbé Etienne Blanchard	.35
2000 mots bilingues par l'image, par l'abbé Etienne Blanchard	.30
Parlons mieux, par l'abbé Etienne Blanchard	.60
The Birthright, par Arthur Hawkes	2.00
Croquis Laurentiens, par le R. F. Marie-Victorin	.75
Récits laurentiens, par le R. F. Marie-Victorin	.75
Jean-Daniel Dumais, par François J. Audet	.75
Une maîtrise d'art en Canada, par Emile Vaillancourt	1.00
Anthologie des poètes canadiens, par Fournier et Asselin	1.25
Pour qu'on aime la Géographie, par Emile Miller	1.25
Comédiens et Amateurs, par Eugène Lassalle	1.00
Le petit monde (billets du soir), par Louis Dupire	.50
Question ouvrière au Canada (La), par Arthur St-Pierre	.50
Chasse aux millions (La), par J. Chs Harvey	.25
Ce que dit la Jeunesse	.25
Enlèvement (vers), par l'abbé Apollinaire Gingras	1.00
Nuances (billets du soir), par Yvonne Charette	.25
Histoire du Canada, par l'abbé A. Desrosiers et C. Bertrand	1.50
Questions scolaires, par Mgr Ross	.25
Pour l'Exemple, Hommages à M. G. N. Ducharme	.25
Billets du Soir (3e série), par Albert Lozeau	.50
Chasse à l'Éternité (Le), vers, par Charles G. G. G.	1.00
Au cœur de l'histoire, par Roulou de Lorimer	.75
Notes historiques sur la Vallée de la Matapédia, abbé Jos. D. Michaud	2.00
Causerie sur l'hygiène par le Dr Hector Palardy	1.00
Propos Japonais par le R. P. Urbain Marie Cloutier, O.F.M.	.75

A ces commandes, il faut ajouter 10% pour frais de port. On n'accepte les commandes qu'avec l'argent.

SERVICE DE LIBRAIRIE "LE DEVOIR"
43, rue Saint-Vincent, Montréal.

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

La révision de l'article X

Le congrès de la Ligue laisse la révision de cette clause à la prochaine réunion.

Genève, 23.—(S.P.A.)—Le congrès de la Ligue des Nations a décidé de confier au prochain congrès le soin de réviser ou de modifier l'article X du pacte de la Ligue.

La délégation canadienne n'a pas insisté pour faire adopter l'amendement Doherty supprimant l'article en question.

D'autres soldats aux Dardanelles

De nouveaux détachements sont en partance de Malte — Une flottille de contre-torpilleurs appareille.

Malte, 23.—(S.P.A.)—D'autres détachements militaires iront renforcer prochainement les troupes britanniques aux Dardanelles. Les préparatifs de leur départ se poursuivent activement.

Nouveau ministre chinois

Hsu Chien accepte le portefeuille de la justice dans le cabinet remanié.

Pékin, 23.—(S.P.A.)—Hsu Chien, partisan fidèle du Dr Sun Yat Sen, président déposé de la Chine méridionale, a accepté le portefeuille de la justice dans le cabinet remanié de Pékin.

Hsu, qui fut autrefois ministre de la justice dans le gouvernement de Canton présidé par Yat Sen, arrivera bientôt de Shanghai pour prendre charge de ses fonctions.

COMMISSION A PAYER

LE JUGE ARCHER DONNE GAIN DE CAUSE A UNE MAISON DE PRET HYPOTHECAIRE.

Le juge Archer a mis fin, hier, à une contestation des plus intéressantes.

La Compagnie, J.-A. Davis, demeurant en instance, avait été chargée par Hector Hardy de négocier un emprunt hypothécaire de \$30,000, avec commission de trois pour cent, à dessein d'éteindre une dette hypothécaire de \$27,000.

M. Hardy avait déjà emprunté sur hypothèque une somme de \$27,000 à A.-C. Workman et comme l'échéance était arrivée, Hardy a voulu renouveler l'emprunt sur hypothèque de \$30,000.

Le juge Archer dans ses considérations a maintenu le fait que le défendeur s'était adressé à la compagnie Davis pour obtenir son prêt.

Le juge Archer dans ses considérations a maintenu le fait que le défendeur s'était adressé à la compagnie Davis pour obtenir son prêt.

Le juge Archer dans ses considérations a maintenu le fait que le défendeur s'était adressé à la compagnie Davis pour obtenir son prêt.

Le canal de Panama

Paris, 23. (S.P.A.) — On a cru, pendant longtemps, que l'idée d'un canal par l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique avait été émise pour la première fois en 1771, par le gouverneur espagnol du Mexique.

Des recherches récentes permettent d'établir que le projet est plus ancien de deux siècles.

Ce fut Lopez de Gouara, auteur d'une "Histoire générale de la conquête du Mexique et de la Nouvelle Espagne" qui, en 1551, proposa la réunion des deux océans par des canaux tracés d'Écléguas, au Nicaragua ou à Tehuantepec.

Les autres projets furent ceux de Humboldt, en 1808; du Mexicain Alvarado, en 1814; de Juan Orbergoso, en 1825; de Wheaton, ambassadeur des États-Unis à Berlin, en 1843; du Français Michel Guevaller, en 1844, et de Garello, en 1845.

Puis Lesseps vint... Et la suite est connue.

Syndicat de reconstruction

Berlin, 23. (S.P.A.) — Les journaux de Berlin ont annoncé qu'un contrat avait été conclu à Paris, le 14 septembre, entre un syndicat français de construction, comprenant quatre-vingt-huit maisons de construction, et la maison de Berlin de Lebrun von Siemens Vereinigte Baustoffindustrie, d'après le plan de l'accord Lubersac-Stinnes pour les travaux de reconstruction dans les régions dévastées de France.

On pense que 150,000 ouvriers, dont 40,000 Allemands, seront occupés à ces travaux. Le contrat, dit-on, entraîne déjà une dépense de 336 millions de francs.

LE CONTRÔLE DU CHARBON AUX E.-U.

LE PRESIDENT HARDING A SIGNÉ LE BILL QUI L'ÉTABLIT. — M. CONRAD E. SPENS EST NOMMÉ AU POSTE DE DISTRICT-BUTEUR.

Washington, 23. — Le président Harding a signé, hier, le bill qui établit le contrôle de la distribution du charbon et qui pourvoit à empêcher le profitage ainsi que celui qui institue la commission d'enquête au sujet du charbon (Fuel-Finding Coal Commission).

En même temps que ces bills étaient signés, on a annoncé que M. Conrad E. Spens, vice-président de la Chicago, Burlington and Quincy Railway, avait été nommé directeur fédéral du combustible en vertu de la nouvelle loi.

Le problème du charbon en est un de transport plutôt que de production. Pour cette raison on comprend qu'il faille avant tout quelque chose d'expérimental dans les questions de transport pour trouver une solution adéquate à ce problème.

Les fonctionnaires du gouvernement des États-Unis qui sont chargés de voir à la distribution du charbon, déclarent qu'ils n'ont aucune intention de faire une différence entre le Canada et les États-Unis dans la distribution de l'anthracite.

On ne se propose de déclarer au sujet de l'anthracite, la difficulté qui se présente actuellement, c'est que l'Interstate Commerce Commission et le distributeur du combustible sont harcelés de demandes venant de New-York, de la Nouvelle-Angleterre et des États du Nord-ouest.

FORD ACHETE DU CHARBON

Cincinnati, 23. — Un représentant de la Ford Motor Company, de Détroit a signé hier une commande qui est accordée à la American Export and Inland Coal Corporation, de cette ville.

Un représentant de la Ford Motor a déclaré que la compagnie avait acheté du charbon au prix raisonnable fixé par Hoover et que la commande était suffisante pour permettre aux usines de maintenir l'activité pendant trente jours.

"Nous achetons du charbon aussi vite que nous le pouvons aux prix que nous offrons" a déclaré ce même représentant. "A la fin des trente jours nous espérons avoir assez de combustible pour que l'activité continue indéfiniment".

Par suite de la disparition de certaines restrictions posées par l'Interstate Commerce Commission, plusieurs des expéditeurs de charbon qui fournissaient auparavant les usines Ford, ont repris leurs envois.

Administrateurs de la Nouvelle-Ecosse

Ottawa, 23 (S. P. C.). — M. Robert-Edward Harris, juge en chef de la Cour suprême de la Nouvelle-Ecosse, a été nommé administrateur de la province pour une autre période s'étendant jusqu'au 15 octobre, alors que Son Honneur le Lieutenant-gouverneur reviendra de voyage.

Entre proprios et locataires

LE JUGE SURVEYER VIEN DE RENDRE UNE DECISION IMPORTANTE SUR CETTE QUESTION.

Le juge Surveyer a rendu un jugement des plus intéressants sur les relations de propriétaires à locataires. Il a décidé que le nouvel acquéreur d'une propriété ne peut forcer un locataire à déménager ses pénates sous le prétexte que l'ancien propriétaire l'aurait laissé sous une fausse impression et ne lui aurait pas fait connaître la date d'expiration des baux attachés à cette propriété.

Il s'agissait d'une cause de T.-S. Ralph contre Mme A. Haines. M. Ralph avait acheté une propriété vendue et revendue à diverses reprises, mais occupée toujours par la même locataire. La propriété a été changée plusieurs fois de mains.

Au mois de janvier 1922, Ralph a voulu mettre à la porte sa locataire, Mme A. Haines, l'avertissant que son temps était expiré. En même temps, il a loué le lot à un nommé Hanna. La locataire a refusé de quitter les lieux et quand elle a été poursuivie, elle a produit un bail signé par Gladu qui n'expirait qu'au 1er mai 1923.

La cour a décidé que, comme l'acheteur avait l'obligation de respecter les baux, il devait laisser Mme Haines en possession du lotis jusqu'au 1er mai 1923 et que si Gladu avait fait de fausses déclarations, c'était une raison de revenir contre lui, mais pas contre la locataire. Il fut décidé, en même temps que Hanna n'était pas privée de ses droits. L'action fut rejetée sans frais.

Voici le fait sur lesquels s'est basé le juge pour rendre son jugement. Il déclare dans ses considérations: La défenderesse a commencé à occuper les lieux en question le ou vers le 1er mai, en vertu d'un bail qui n'expirait que le 1er mai 1923, le 20 juin 1921. Eugène Gladu a vendu la propriété, dont partie était occupée par la défenderesse, à Charles Champoux, avec obligation de respecter les baux existants, le vendeur déclarant cependant que ces baux expiraient le 1er mai 1922; le 18 août 1921, Champoux a vendu la propriété à John J. Johnson, avec les mêmes obligations, et Johnson l'a vendue à A.-E. Champoux et Charles Champoux aux mêmes conditions.

Proposé par M. Sansregret, appuyé par M. Gareau. Que, pour les raisons ci-dessus énumérées, le comité exécutif soit prié d'inclure dans le prochain budget, un crédit suffisant pour la rédaction et l'impression d'un pamphlet contenant autant de renseignements que possible sur la ville de Montréal.

Le greffier est à faire une réédition de la plaquette éditée en 1915, travail qui sera complété dans quelques semaines.

Accident d'hydroplane

UN INGENIEUR FORESTIER DE LA COTE NORD EST BLESSÉ. — LA MACHINE DETRUITE

Québec, 23. — La section forestière du ministère des terres et forêts a été avertie hier après-midi que pour la troisième fois cette année un accident était arrivé aux hydroplanes de la commission aérienne du Dominion, sur la rive nord et que le service forestier provincial emploie pour l'arpentage et pour la surveillance en général. On n'a reçu que très peu de détails sur le nouvel accident mais l'on sait qu'un ingénieur forestier a été blessé et que la machine dans laquelle il se trouvait a été entièrement détruite.

Québec, 23. — La section forestière du ministère des terres et forêts a été avertie hier après-midi que pour la troisième fois cette année un accident était arrivé aux hydroplanes de la commission aérienne du Dominion, sur la rive nord et que le service forestier provincial emploie pour l'arpentage et pour la surveillance en général.

Le dernier est M. Henri Méthot, un ingénieur forestier au service du gouvernement provincial et qui au moment de l'accident était à faire un travail d'observation. D'après des informations additionnelles reçues par le major O'Hara, un des préposés à la protection des forêts, l'hydroplane est parti de Sept-Îles une heure et demie. Par suite d'un dérangement au moteur, la machine est tombée à l'eau à environ un mille de Godbout. Les nouvelles qui sont parvenues au major O'Hara confirment que l'hydroplane est une perte complète.

Cet hydroplane était attaché à la station aérienne de Roberval mais depuis quelques semaines seulement. L'envolée qu'il avait faite de Halifax jusque sur la rive nord avait été parsemée de difficultés; après un atterrissage forcé en plein golfe, le pilote avait eu peine à se rendre jusqu'à Anticosti et de là sur la rive nord. Un autre hydroplane est tombé dans une forêt près de Roberval, au mois d'août; la perte est complète.

On n'a pu obtenir hier les noms de ceux qui étaient à bord de l'hydroplane au moment de l'accident.

Le Congrès américain s'est ajourné

Washington, 23. (S.P.A.) — La deuxième session du soixante-septième congrès s'est ajournée hier soir. Les lois adoptées à la dernière minute ont été signées par le président Harding au Capitole.

La session a duré dix mois. Au point de vue canadien, la passation de la révision du tarif permanent a été la chose la plus importante de la session. Celle-ci a commencé le 5 décembre. Elle est la première session régulière de l'administration Harding. La conférence de Washington sur le désarmement, à laquelle le Canada était représenté, les grèves des chemins de fer et de charbon, tout cela a été pour le congrès un grave problème qu'il fallait résoudre. La conférence sur la limitation navale et une demi-douzaine d'autres traités ont été ratifiés par le Sénat en mars dernier.

Nominations provinciales

Québec, 23 (D. N. C.). — Le ministre provincial a fait les nominations suivantes: Le district de l'Abitibi, M. Ulric Dumont, de Macamic; protonotaire et commis de la Cour de circuit de l'Abitibi, M. Alfred Lafrance, notaire; membre du comité protestant du Conseil de l'Instruction publique, M. Jacob Nicol, trésorier de la province, qui remplace le Révérend Bedford Jones; juges de paix, M. S.-A. Herer, marchand, et Willie Drane, employé de tramways, à Montréal.

La récolte de l'Ouest

Ottawa, 23 (S. P. A.). — M. John Bracken, premier ministre du Manitoba, en route vers l'Ouest, après avoir assisté aux funérailles de son père, a déclaré, hier soir, que la situation est excellente dans l'Ouest, par suite de la récolte exceptionnellement abondante. La moisson dépassera celle de 1915.

Il s'attend à une victoire aux élections partielles de Le Pas, le 5 octobre, où il brigue les suffrages.

Renseignements sur Montréal

LE GREFFIER FERA UNE REEDITION DE LA PLAQUETTE INTITULEE MONTREAL, UNE VILLE REMARQUABLE POUR RENSEIGNER LES TOURISTES ET LES VISITEURS DE LA METROPOLE

Il y a six ans, la ville de Montréal a publié une plaquette sur la métropole, intitulée: Montréal, une ville remarquable. C'était une brochure tout spécialement adaptée aux besoins des visiteurs; elle contenait des renseignements et des statistiques où les touristes trouvent réponse aux questions qu'ils posent au sujet de la situation de la ville et de son développement.

"Ces statistiques, disait l'introduction, sont puisées à des sources qui garantissent leur exactitude et sont toutes authentiques. Il est évident que l'on ne peut répondre par des statistiques ou par des notes nécessairement restreintes et brèves à toutes les questions concernant la situation actuelle de la métropole et les progrès qu'elle a faits; aussi tous renseignements additionnels relatifs à la ville de Montréal seront-ils fournis avec plaisir par le greffier de la ville."

C'est cette brochure que M. Sansregret, leader du conseil, veut remettre à jour par la motion suivante que le conseil a adoptée à l'unanimité: "Attendu qu'il est très avantageux pour une ville de renseigner le public et les étrangers sur ses finances et ses autres ressources, sur sa population, sur ses avantages, qu'elle offre au commerce et à l'industrie et sur les autres points susceptibles d'aider à son bon renom et de contribuer par le fait à son progrès;

Attendu que toutes les villes importantes du Canada, des États-Unis et de l'Europe publient et font distribuer un pamphlet contenant un grand nombre de détails intéressants et que même des villes d'une importance beaucoup moindre que Montréal font éditier tous les ans un fascicule ou livre de ce genre;

Attendu que le fait pour la cité de n'avoir aucun annuaire à donner aux nombreuses personnes, sociétés ou organisations qui visitent Montréal ou à envoyer aux villes qui lui envoient le leur, peut favoriser certaines d'entre elles au détriment de la métropole du Canada;

Proposé par M. Sansregret, appuyé par M. Gareau. Que, pour les raisons ci-dessus énumérées, le comité exécutif soit prié d'inclure dans le prochain budget, un crédit suffisant pour la rédaction et l'impression d'un pamphlet contenant autant de renseignements que possible sur la ville de Montréal.

Le greffier est à faire une réédition de la plaquette éditée en 1915, travail qui sera complété dans quelques semaines.

Accident d'hydroplane

UN INGENIEUR FORESTIER DE LA COTE NORD EST BLESSÉ. — LA MACHINE DETRUITE

Québec, 23. — La section forestière du ministère des terres et forêts a été avertie hier après-midi que pour la troisième fois cette année un accident était arrivé aux hydroplanes de la commission aérienne du Dominion, sur la rive nord et que le service forestier provincial emploie pour l'arpentage et pour la surveillance en général.

Le dernier est M. Henri Méthot, un ingénieur forestier au service du gouvernement provincial et qui au moment de l'accident était à faire un travail d'observation. D'après des informations additionnelles reçues par le major O'Hara, un des préposés à la protection des forêts, l'hydroplane est parti de Sept-Îles une heure et demie. Par suite d'un dérangement au moteur, la machine est tombée à l'eau à environ un mille de Godbout. Les nouvelles qui sont parvenues au major O'Hara confirment que l'hydroplane est une perte complète.

Cet hydroplane était attaché à la station aérienne de Roberval mais depuis quelques semaines seulement. L'envolée qu'il avait faite de Halifax jusque sur la rive nord avait été parsemée de difficultés; après un atterrissage forcé en plein golfe, le pilote avait eu peine à se rendre jusqu'à Anticosti et de là sur la rive nord. Un autre hydroplane est tombé dans une forêt près de Roberval, au mois d'août; la perte est complète.

On n'a pu obtenir hier les noms de ceux qui étaient à bord de l'hydroplane au moment de l'accident.

Le rapport sur les pêcheries

Ottawa, 23. (S.P.C.) — La commission des pêcheries de la Colombie britannique a présenté son rapport, hier, à M. Jacques Bureau, ministre intérimaire du commerce. M. William Duff, M. P. est président de cette commission, qui suggère quelques changements radicaux, principalement l'octroi d'un moins grand nombre de permis de pêche aux Japonais et la création d'une ministère distinct pour les pêcheries. Actuellement, ce département relève du département de la marine.

Mort du comte Dillon

Paris, 23. (S.P.A.) — Le comte Dillon, qui fut l'ami et le collaborateur du général Boulanger, vient de mourir à l'âge de 88 ans, dans sa propriété de l'île Berder (Morbihan).

Bien que condamné par contumace — après la fuite du général Boulanger à Bruxelles — à la déportation dans une enceinte fortifiée, il fut élu député de Lorient en 1889; le fut l'élection fut annulée par la Chambre. Il avait été amnistié par la loi du 1er février 1896.

La récolte de l'Ouest

Ottawa, 23 (S. P. A.). — M. John Bracken, premier ministre du Manitoba, en route vers l'Ouest, après avoir assisté aux funérailles de son père, a déclaré, hier soir, que la situation est excellente dans l'Ouest, par suite de la récolte exceptionnellement abondante. La moisson dépassera celle de 1915.

Il s'attend à une victoire aux élections partielles de Le Pas, le 5 octobre, où il brigue les suffrages.

Pour prévenir les incendies

LE CHEF CHEVALIER PROFITE DE LA SEMAINE DE PREVENTION CONTRE LE FEU, FIXÉE DU 2 A 9 OCTOBRE, POUR RECOMMANDER AUX CITOYENS DE SURVEILLER AVEC SOIN LEURS MAISONS ET DEPEN-DANCES

Les autorités fédérales ont fixé du 2 au 9 octobre, la semaine de prévention contre les incendies, comme elles en ont établi la coutume, chaque année, depuis quatre ou cinq ans. C'est une époque propice au nettoyage général des maisons et des dépendances, afin d'éloigner les causes d'incendies trop souvent désastreux.

A cette occasion, le chef Chevalier, de la brigade des pompiers de Montréal, recommande aux citoyens de la métropole de faire une inspection soignée de leurs maisons. Il a émis une circulaire qui donne des chiffres éloquentes sur le danger des incendies. En voici la teneur: "La semaine consacrée par proclamation royale aux mesures de prévention contre le feu est fixée cette année du 2 au 9 octobre prochain."

"Les citoyens de Montréal ont un intérêt particulier à se joindre au reste du pays pour participer activement à une lutte efficace contre l'élément destructeur. En effet, les dégâts causés par le feu en cette ville sont loin d'être insignifiants. Chaque habitant de Montréal, homme ou femme, ou enfant contribue chaque année une valeur de \$5.25 aux incendies qui dévorent les demeures, les usines, les magasins et les monuments publics. En 1921, le Canada a perdu de ce chef des valeurs estimées à 45 millions de piastres; tandis que 350 personnes perdaient la vie dans les flammes."

"Si on s'arrête à considérer que les indemnités payées aux sinistrés par les compagnies d'assurance sont le produit des primes, dont le montant est ensuite ajouté au prix des marchandises, au loyer des maisons, etc., on comprendra facilement que l'assurance ne fait que reporter sur toute la communauté les dommages qui, autrement, seraient subis par quelques particuliers. De toute façon le feu est désastreux et appauvrit tout le monde."

"Si on s'arrête à considérer que les indemnités payées aux sinistrés par les compagnies d'assurance sont le produit des primes, dont le montant est ensuite ajouté au prix des marchandises, au loyer des maisons, etc., on comprendra facilement que l'assurance ne fait que reporter sur toute la communauté les dommages qui, autrement, seraient subis par quelques particuliers. De toute façon le feu est désastreux et appauvrit tout le monde."

"Si on s'arrête à considérer que les indemnités payées aux sinistrés par les compagnies d'assurance sont le produit des primes, dont le montant est ensuite ajouté au prix des marchandises, au loyer des maisons, etc., on comprendra facilement que l'assurance ne fait que reporter sur toute la communauté les dommages qui, autrement, seraient subis par quelques particuliers. De toute façon le feu est désastreux et appauvrit tout le monde."

"Si on s'arrête à considérer que les indemnités payées aux sinistrés par les compagnies d'assurance sont le produit des primes, dont le montant est ensuite ajouté au prix des marchandises, au loyer des maisons, etc., on comprendra facilement que l'assurance ne fait que reporter sur toute la communauté les dommages qui, autrement, seraient subis par quelques particuliers. De toute façon le feu est désastreux et appauvrit tout le monde."

On les accuse de vol

Mina Robert, alias Lapalme, 20 ans, et Jack Lecker, 21 ans, ont été pincés vendredi et traduits en Cour de police sous l'accusation d'avoir volé des billets de banque pour une valeur de \$30,000.

Lecker aurait volé lesdits billets de banque dans une auto stationnée devant la succursale de la banque Molson au coin des rues Ontario et Saint-Laurent.

Il y a quelque temps la femme inculpée aurait tenté d'emporter l'un des billets volés et c'est là qu'on aurait découvert l'origine de toute l'affaire.

L'enquête préliminaire aura lieu vendredi prochain.

Responsable d'une mort

Sam Wing a été condamné, hier après-midi, à subir son examen volontaire. Sam Wing a été tenu responsable, avant hier, de la mort de Joseph Parent que l'on a ramassé intoxiqué de morphine.

La preuve contre le prévenu est assez faible. Le compagnon de la victime, Napoléon Beauchamp a déclaré que Wing était bien l'individu qui avait vendu les drogues à Parent mais comme il était à une certaine distance, il en résulte que l'assertion n'a plus qu'un poids de valeur. D'autre part il est avéré que Wing est un commerçant de narcotics. L'examen volontaire aura lieu en tout cas jeudi prochain.

Evanou

Alexander Gadeu, 39 ans, de Alberta, a été ramassé hier soir, évanoui, rue Saint-Dominique. Il a été immédiatement transporté à l'hôpital Général de Montréal où il est revenu tout aussitôt à lui.

Gravement blessé

Une fillette de six ans, Aline Garand, 1818 rue de Châteaubriand, a été frappée et grièvement blessée hier midi par un camion de la Commission des liquors. L'enfant transportée à l'hôpital Sainte-Justine, se rétablira promptement dit-on.

Assemblée de M. Sauvé

Québec, 23. (D.N.C.) — M. Arthur Sauvé tiendra une grande assemblée à Saint-Jean-Port-Joli, comté de l'Islet, dimanche, à deux heures de l'après-midi. Le chef de l'opposition sera accompagné de plusieurs orateurs de Québec et de Montréal.

Mort du comte Dillon

Paris, 23. (S.P.A.) — Le comte Dillon, qui fut l'ami et le collaborateur du général Boulanger, vient de mourir à l'âge de 88 ans, dans sa propriété de l'île Berder (Morbihan).

PETROGRAD CAPITALE RUSSE

Pétrograd, 23.—(S.P.A.)—Les citoyens de Pétrograd espèrent qu'un jour leur ville redeviendra la capitale de la Russie. Ils fondent leurs espoirs sur le fait que leur cité a été construite par Pierre-le-Grand pour servir de siège au gouvernement. Ils prétendent que Moscou ne se prête pas aussi bien aux services d'administration.

EN QUOI CONSISTE LA POLITIQUE ANGLAISE?

M. Lloyd George dit que l'Angleterre vise à établir la liberté des Dardanelles sous le contrôle de la Ligue des nations.

Londres, 23.—(S.P.A.)—Le premier ministre Lloyd George a déclaré, cet après-midi, à un groupe de journalistes que la politique de l'Angleterre au Levant vise à établir la liberté des Dardanelles sous la surveillance de la Ligue des Nations.

M. Lloyd George a ajouté que les mesures prises par le gouvernement pour fortifier les effectifs militaires et navals aux Dardanelles et dans le Bosphore lui ont été dictées par deux suprêmes considérations: le souci de conserver la liberté des mers entre la Méditerranée et la mer Noire; le souci d'empêcher cette guerre désastreuse de se répandre en Europe.

LES TURCS DECIDERONT LA GUERRE OU LA PAIX

Ils se réuniront dans quelques heures pour définir leur attitude — Attendront-ils la conférence de paix ou envahiront-ils la Thrace immédiatement?

Constantinople, 23.—(S.P.A.)—Le monde saura probablement dans une journée et demie si les nationalistes ont choisi la guerre ou la paix. Le cabinet d'Angora, réuni à Smyrne, peut déclarer d'une minute à l'autre si les kémalistes vont attendre la conférence de paix suggérée par les Puissances ou prendre sur eux-mêmes la responsabilité d'envahir la Thrace.

La France va, dit-on, renouveler ses efforts pour empêcher les Turcs d'agir et de perdre ainsi les avantages de leur position pour faire prévaloir leurs vues à la conférence, mais des observateurs compétents doutent fort que le cabinet nationaliste écoute ceux qui promettent que les pourparlers aboutiront à la réalisation de toutes leurs revendications.

Les Turcs savent très bien que les troupes britanniques qui occupent des positions sur le rivage de l'Asie Mineure sont faibles et ils sont certains d'être capables de les battre.

Le "Blasphémateur" au théâtre St-Denis

"Le Blasphémateur", c'est le nom du célèbre film d'art qui sera présenté au théâtre St-Denis, la semaine prochaine, après le succès qu'il a obtenu à l'Hippodrome de New-York.

D'après la critique, le "Blasphémateur" est le plus beau film de l'année. L'action en est remarquable et le drame suprêmement émouvant.

Exécuté pour le compte de l'Association Catholique d'Art, ce superfilm sera joué sous les auspices de l'Association catholique des Voyageurs de commerce, dont la vigoureuse campagne contre le blasphème a déjà porté ses fruits.

L'histoire du "Blasphémateur" est aussi simple qu'elle est dramatique. Pour ajouter à l'attrait du spectacle, il y aura concert de gala, dimanche, et autres attractions musicales toute la semaine prochaine.

"Contre le flot"

Parmi les amateurs canadiens-français qui participeront à la création de la pièce de Mlle Magali Michelet, on mentionne le nom de Mlle Jeanne Depocas, Albertine Martin, Jeannette Deguire, MM. Hector Charland, Lorenzo Bariteau, Armand Lefebvre.

L'Action française vient d'accorder aux organisateurs le droit exclusif de jouer la pièce "Contre le Flot". Aussi ces messieurs se proposent-ils de donner plusieurs représentations tant à Montréal que dans les principales villes de la province. La pièce de mademoiselle Magali Michelet sera créée au cours du mois d'octobre.

Le "Drapeau de Carillon"

Le "Drapeau de Carillon" sera représenté par le cercle Michel Scott, le jeudi 28 septembre à 8 heures 30 à l'école de Réforme, rue DeMontigny-est, sous la présidence de M. l'abbé Edmond Lacroix, aumônier.

L'auteur de la pièce, M. L.-O. David, sera présent. Le "Drapeau de Carillon" sera représenté à St-Jean-Baptiste dans le sous-sol, mercredi le 27, à 8.30, sous la présidence de Mgr L.-A. Dubuc, P. D. curé.

Assemblée de M. Sauvé

Québec, 23. (D.N.C.) — M. Arthur Sauvé tiendra une grande assemblée à Saint-Jean-Port-Joli, comté de l'Islet, dimanche, à deux heures de l'après-midi. Le chef de l'opposition sera accompagné de plusieurs orateurs de Québec et de Montréal.

Il est possible que M. Sauvé tienne aussi une assemblée le même jour à Montmagny, dans le cours de la soirée.

dite, l'article politique indépendant, le commentaire fondé sur les faits, l'examen de toutes choses au point de vue de l'intérêt public; tel est le programme, telles sont les principales préoccupations du Devola.